

France Delville

«24 h chrono» ou le réel revisité

.Pour parler du temps dans ce qu'il a de nouveau (idée du live, du temps réel), une fiction peut nous être utile : la démonstration-limite qu'est la série « 24 heures chrono », sept saisons de 2002 à 2009, chaque saison correspondant à 24 heures d'action, en temps réel. Une crise qui dure « 24 heures », nuit et jour, sans que les protagonistes puissent lever le pied, car, à chaque fois un désastre menace, la mort de milliers, de centaines de milliers de gens, « innocents » comme il est dit, car ce n'est pas eux qui ont posé la Bombe. Avec comme outil, pour les analystes de la CTU (cellule anti-terroriste), puis du FBI : la juste mesure d'une situation. Qui rappelle l'idée du Kairos grec, dont la définition est juste mesure, temps opportun, occasion. Un entre-deux du temps habituel, celui qui coule sans qu'on y prenne garde, ici, on y prend garde, car une énigme est posée, et sa résolution permettra l'advenir d'un temps nouveau.

Passer du temps du Sujet de la littérature, de l'introspection, au Sujet de la Crise, c'est passer de Chronos à Kairos, et n'est-ce pas ce que font la psychanalyse et l'inconscient, sautant de l'un à l'autre, d'un temps sans rupture à un temps de la rupture, tout en glissant à l'infini le long d'une bande de Moebius ?

Que Jacques Lacan s'approche de sa propre *fin des temps* avec le séminaire « La topologie et le temps » (entre 1978 et 1979), il va mourir en septembre 1981, semble participer de la logique implacable qui l'anima toute sa vie. Qu'aujourd'hui quantité de penseurs s'activent autour de l'idée de temps pour sonder l'avenir de l'humanité, se relie parfaitement au travail de Jacques Lacan sur le temps puisque pour celui-ci il ne s'agissait, comme en tout, que du Temps du Sujet, et, comme on le voit dans « La Topologie et le temps », d'un temps inaccessible pour le Sujet en tant que lui-même est un « zéro initiant la suite des nombres ». Un *manque-pilier* dira Nasio de manière significative. Sujet en acte, rien de plus, mais rien de moins. L'action politique étant l'éternelle question que Lacan traita directement à plusieurs reprises mais à sa manière, autrement que ne le firent Freud avec Einstein, et Jacques Hassoun.

Si Paul Virilio a eu l'idée d'une « Université du désastre » pour rechercher des solutions à ces désastres qui sont l'un des signifiants de la post-modernité (avec l'idée qu'on était passé d'un temps long — d'une durée — à l'instantanéité, qu'on était passé de l'événement à l'accident, que la démocratie était menacée par le fait qu'une énorme quantité de gens apprenaient les catastrophes au même moment, au Journal de vingt-heures, dans un synchronisme de l'émotion qui les rendait vulnérables à la manipulation), les outils lacaniens parvenus à une extrême finesse dans le séminaire dit « silencieux » qui nous occupe semblent pouvoir y être indispensables au premier chef.

Mais il faudra repartir du temps du sujet, du temps de l'inconscient, tel qu'il fut recherché par Freud et Lacan, et aussi, à la recherche du temps perdu, par l'être de la littérature, de la philosophie, du cinéma, de la science-fiction, de l'utopie, de l'uchronie, tous genres qui sont peut-être spontanément, des « universités du désastre », dans la question de : « comment dépasser la crise ? ». Ici, à la Faculté de Psychologie de Nice, des étudiants eurent à cœur d'analyser le film-culte « Matrix », et ce n'est pas un cas unique, l'expression du fantasme, individuel et collectif, étant toujours à sonder. Pour parler du temps dans ce qu'il a de nouveau (idée du *live*, du *temps réel*), une fiction peut nous être utile : la démonstration-limite qu'est la série « 24 heures chrono », sept saisons de 2002 à 2009, chaque saison correspondant à 24 heures d'action, en *temps réel*. Une crise qui dure « 24 heures », nuit et jour, sans que les protagonistes puissent lever le pied, car, à chaque fois un désastre menace, la mort de milliers, de centaines de milliers de gens, « innocents » comme il est dit, car ce n'est pas eux qui ont posé la Bombe. Avec comme outil, pour les analystes de la CTU (cellule anti-terroriste), puis du FBI : la juste mesure d'une situation. Qui rappelle l'idée du Kairos grec, dont la définition est *juste mesure, temps opportun, occasion*. Un entre-deux du temps habituel, celui qui coule sans qu'on y prenne garde, ici, on y prend garde, car une énigme est posée, et sa résolution permettra l'advenir d'un temps nouveau.

Avec, dans « 24 heures chrono » (« 24 heures », premier titre, coproduit avec les « Real Time Productions ») un élément spécifique : la monstration, en forme de labyrinthe, en forme d'arborescence (celle du computer, celle de l'esprit humain, celle du réseau des relations entre humains), que la juste analyse est impossible, qu'elle ne l'est que par bribes. La bribe même du « signifiant ». Où chaque élément renvoie à un autre, à l'infini, cela ne se bouclera jamais, un nouveau désastre apparaîtra, le héros, Jack Bauer, voudra à nouveau partir, loin, de tout cela, Ulysse définitif d'un définitif retour à la maison, mais la maison n'existe plus, elle est détruite, et il est rattrapé, ne peut abandonner sa responsabilité de Sujet. Perdant ses objets d'amour au fur et à mesure, sauf sa fille, la fille d'Œdipe. « 24 heures chrono », un long poème de la Perte, de la Castration. *Manque-pilier* s'il en est, Jack Bauer, c'est-à-dire pilier quand même car il ressaisit les *bribes* de manière virtuose. Mais, du rapport du Sujet au Savoir, du temps-pour-comprendre, il démontre autant l'échec que la réussite momentanée. Si, en de nombreuses occasions, tel le prisonnier évoqué par Jacques Lacan dans la « Lettre volée », il décrypte le signe accroché dans son



La fresque intitulée « Kairos » fut exécutée entre 1552 et 1554 par le peintre maniériste florentin Francesco Salviati, pseudonyme de Francesco de Rossi (né en 1510 à Florence, mort en 1563 à Rome).

dos, le « Réel » est toujours plus fort que lui, l'effondre à nouveau, l'égaré, le perd, et il doit mentir pour récupérer une nouvelle bribe, dans un monde où tout le monde ment, tout au moins les véritables acteurs du « monde », les Puissants. La nouveauté, par rapport à Hamlet qui devient fou parce qu'il ne supporte pas le mensonge et que tout soit pourri dans le Royaume de Danemark, c'est que Jack Bauer intègre que tout soit pourri dans la société des hommes, et fait/avec. Il est en perpétuel dépassement. Il traverse des moments de désespoir absolu, et repart là où il pourra désamorcer une nouvelle bombe. On n'a jamais créé de héros si désespéré. Ou plutôt si dénué d'un quelconque espoir. Il est la Désillusion incarnée. Mais, comme il se doit dans ce passage initiatique proche de la traversée du fantasme, cela ne le fait pas glisser dans la pulsion de mort, cette morphine. La distinction est très nette entre pulsion de mort et mort concrète, ici les morts concrètes s'entassent (comme dans les fictions de toujours, Shakespeare, Sophocle, etc. on a même une tête coupée, comme celle de Jean-Baptiste demandée par Salomé à son père Hérode, on est donc vraiment dans du mythe), Jack Bauer pleure, déplore (I'm so sorry), et repart. « Bouge, bouge », dit-il encore à autrui. Et aussi « reste avec nous, vis ! »

Passer du temps du Sujet de la littérature, de l'introspection, au Sujet de la Crise, c'est passer de Chronos à Kairos, et n'est-ce pas ce que font la psychanalyse et l'inconscient, sautant de l'un à l'autre, d'un temps sans rupture à un temps de la rupture, tout en glissant à l'infini le long d'une bande de Moebius ?

Une objection pourrait se lever à l'idée que pour parler sérieusement de Crise, il faille utiliser une fiction que d'aucuns appelleraient Série B. Mais il se trouve que l'histoire contemporaine est marquée par un événement dont on répète qu'il a créé un « avant » et un « après » : le 11 septembre 2001, et il se trouve que la série « 24 heures » est complètement tissée dans le compost de la décade qui a suivi le 11 septembre 2001, avec, dans ses scénarii, les mêmes soupçons de délits d'initiés au sein du gouvernement, les mêmes trahisons de présidents, les mêmes armées privées créant de faux attentats pour dénoncer une Défense trop maigre, les mêmes marchands d'armes, les mêmes tyrans africains qu'il faudrait ou non combattre avec la question de l'ingérence etc. etc. Tout un questionnement auquel a accès, en *live*, tout citoyen, par la littérature et Internet, oui chacun peut, sur You Tube, voir et entendre le ministre des Transports Norman Yoshio Mineta, déposer, le 23 mai 2003, devant la Commission d'enquête sur le 11 septembre. Chacun peut consulter quantité de travaux proposés par des historiens, professeurs, politologues, ex-ministres, ex-agents secrets, écrivains, etc. la Commission « Reopen911 » a même été fondée à la suite de l'énorme manifestation du 11 septembre 2006 à New-York où les gens qui défilaient portaient sur leur T-shirt le mot « Investigate ». Nous sommes dans l'ère d'un désir d'investigation en direct, plus question d'attendre l'après-coup de l'Histoire. Et le dernier titre de Cohn-Bendit est « Que faire ? ». On ne peut pas dire qu'il n'ait pas le sens du kairos.

Les scénarii (chaque heure a son scénariste) de « 24 heures », en phase avec les événements de la décade, les précédant parfois, inventent une nouvelle d'uchronie, j'y reviendrai. Mais c'est que la fiction se mélange particulièrement au réel aujourd'hui sous nos yeux, « l'autre scène » est abandonnée pour « l'obsène ». À certains, pris dans le dés-

astre, le réel se met à apparaître comme une fiction : d'abord, avec un sentiment d'irréalité, comme l'ont exprimé des témoins des crashes d'avion, mais, si la déréalisation est une opération banale face à des bombardements ou autres catastrophes, ici les témoins se mettent à ne plus croire ni leurs propres yeux ni la version officielle qu'on leur donne de l'événement. Le bruit qui court c'est que l'événement est « mis en scène » par « ces comédiens qui nous gouvernent », comme l'a titré en 2001 Arthur Miller. En croit-on ses yeux et ses oreilles lorsqu'on apprend que les crashes du 11 septembre ont eu lieu pendant, exactement, des simulations de l'aviation américaine dans le ciel américain, intitulées « Fin du monde » ?

La série « 24 heures chrono » est tellement en phase avec le réel de la catastrophe qui ne cesse de travailler les États-Unis depuis le 11 septembre 2001 qu'on devrait la sous-titrer de la formule de Paul Virilio : « crash-test ».

Et si cette série a pu, distraitemment, être prise par certains comme un manifeste de droite ou d'extrême droite faisant l'éloge de la torture et le jeu des Républicains en défendant les valeurs de la société WASP (White Anglo-saxon Protestant), beaucoup considèrent le contraire, avec l'argument entre autres que Kiefer Sutherland, acteur et producteur de la série, canadien, est membre du NDP, parti démocrate canadien, plus à gauche que le parti démocrate américain. Et l'hypothèse court que la présence dans « 24 heures » d'un sénateur puis président noir, David Palmer, dès 2002, aurait aidé à l'élection de Barack Obama, faisant apparaître du possible là où l'impossible figeait l'horizon.

Bien sûr l'inextricable combinaison de fiction et de réalité est forcément ambivalente, et ce que démontre d'abord « 24 heures », c'est la puissance des technologies qui fait de notre monde une véritable « prison de Bentham », où nul bientôt ne trouvera plus un seul trou pour se cacher, redevenir invisible. La transparence évoquée à chaque coin de discours électoral, c'est d'abord la transparence de l'humain, à travers qui l'on veut voir, ce qui participe de la fragilité première, psychique, masochiste de l'enfant, qui se laisse traverser, sans défense, par le désir de l'Autre. Et c'est l'enfant en tous qui dit oui à « face book ». Narcissisme primordial érigé en mode opératoire quotidien. Le numérique est-il en train de nous dés-humaniser ? Les mathématiques ont-elles encore à voir avec le « ta pathamata mathemata » (mes souffrances sont mon étude) des Grecs, repris par Lacan ?

Le séminaire « La topologie et le temps » insiste – et fait testament – sur la tentative de sortir la théorie psychanalytique de son histoire, d'une histoire du sujet Lacan, de l'histoire de tout psychanalyste à venir. Tentative de sortir la théorie psychanalytique du langage naturel du parlêtre avec ce que celui-ci draine d'imaginaire, pour livrer des épures, des formules, non pas anonymes mais réduites à l'irréductible de la structure du Sujet. Tentative de livrer une parole extrême, en ce que ces signes seraient purs signifiants.

Cette opération, Lacan l'accomplit dans la logique même de l'inaccessible du temps, sur le mode de l'infini, d'une *intrigue de l'infini* dirait Levinas, avec ce sens de l'incomplétude qu'évoque Marc Darmon en tête de ses « Essais sur la topologie lacanienne », lorsqu'il décrit Jacques Lacan comme abordant « un certain nombre de modèles, de structures formelles et de dispositifs topologiques, en dégageant des liens, des isomorphismes ou des résonances, sans que tout cela fasse système. [...] »

Lacan passait sans cesse d'une élaboration formelle à une autre, quitte à y revenir. Il est vrai qu'avec le nœud borroméen, il pensait buter contre un réel ultime, mais, les derniers séminaires le prouvent, cela n'arrêtait pas la remise en question et la recherche. L'ensemble se présente donc comme une structure ouverte où les précédentes constructions n'empêchent pas de nouvelles d'être inventées, ce qui est déjà beaucoup ».

Dans le corps des « Essais » Marc Darmon fait un sort au séminaire « La topologie et le temps » à travers la bande de Moebius, liant à travers elle topologie et temps, ce qui marque bien la nature spécifique du temps vu par la psychanalyse : un temps hors d'atteinte mais qui pour autant ne cesse d'agir, car ce « temps », ces temps, inauguraux, sans cesse retravaillés par l'inconscient, peuvent être entendus résonner avec leur charge de sens perdu mais efficient, dans le signifiant, et dans le temps d'une cure. **« Les temps » alors font entendre « l'étant ».**

Une phrase de Heidegger dans « Qu'appelle-t-on penser » est assez claire sur cette question : *Quand nous disons « Être », cela veut toujours dire « Être de l'étant ».* Quand nous disons « l'étant », cela veut dire : *l'étant eu égard à l'être.* Nous parlons toujours du sein de la **duplicité**. Celle-ci est toujours donnée déjà d'avance, aussi bien pour Parménide que pour Platon, aussi bien pour Kant que pour Nietzsche. La duplicité a déjà déployé le domaine à l'intérieur duquel la relation de l'étant à l'Être devient représentable ».

Darmon explique clairement que la bande de Moebius est une bonne métaphore de l'inconscient, qui lui aussi circule sur deux faces en même temps car il n'est « jamais le même », *deux faces qui n'en sont qu'une car il n'y a pas de bord au-delà duquel le discours pourrait reprendre consistance.* C'est une torsion entre deux surfaces où tout file vers l'autre surface en permanence, sans fin, à l'opposé de la Phénoménologie, qui a cherché le « point » où le temps peut être saisi par l'ego transcendantal, un présent débordant en arrière et en avant, c'est la « rétention-protention », séquence de temps que le Sujet en tant qu'ego transcendantal tente d'habiter. Dans son « Introduction à la Phénoménologie », Jean Toussaint Desanti donne de la « Protention-rétention » cette définition : « Mots employés par Husserl dans ses *Leçons sur la conscience interne du temps* pour désigner le caractère du présent par lequel il retient le passé immédiat et *anticipe* le futur immédiat ».

Et pourtant, même là, « duplicité » oblige, le phénoménologue est obligé de reconnaître le danger du solipsisme (*solus ipse*), et pose alors la question de ce qu'il en est de l'ego ? C'est dans la cinquième méditation cartésienne de Husserl, où nous pouvons peut-être voir une autre forme de torsion. Et comme coupure : l'autre (l'Autre) obligé de devenir pure décision, décision éthique.

C'est tout le travail de la psychanalyse : que sur fond d'indécidable (la phénoménologie l'appelle l'épochè), l'inconscient va quand même produire de la vérité du Sujet, qui le fera tenir, et fera tenir un moment du monde. C'est le temps logique, et non chronologique, que d'ailleurs la psychanalyse n'a pas inventé, déjà Léonard de Vinci a pu écrire : « Notre jugement n'évalue pas dans leur ordre exact et congru les choses qui se sont passées à des périodes différentes ; car maints événements eurent lieu il y a bien des années, qui semblent toucher au présent, et beaucoup de choses récentes nous font l'effet d'être anciennes et de remonter à l'époque lointaine de notre jeunesse. Et il en est ainsi de l'œil, en ce qui concerne les objets distants qui nous paraissent proches quand le soleil les illumine,

alors que les objets proches semblent lointains ». (Carnets, C.A. 29 v. a)

C'est ce temps-là qu'a ressaisi la psychanalyse, où le présent est un trou où se forme (au sein d'une structure qui fonctionne *comme* la structure du langage, soumise comme lui à l'arbitraire du signifiant, sans évidemment, inconscient oblige, que le sache le Sujet, le moi, pris dans le ça, dans le Wo du *Wo es war, soll is werden*) une trace du réel, des traces, associées, à la Vitesse grand V, et qui vont se combiner tout le temps d'une vie, et agir, en tous temps, vingt-quatre heures chrono, sans que le sujet, le moi, sachent quelle est la bribe, la bribe de trace, la bribe de signifiant (*le signifiant n'étant qu'un conglomérat de bribes*) qui agit à l'instant T.

Et c'est parce que c'est dans un temps concave, et non convexe, un temps creusé, temps accueillant mais non consistant, que se noue le Désir — soumis à la noria du RSI, et que c'est ainsi qu'il est conservé, dans une chaîne signifiante tout aussi trouée, à la fois nouée et coupée — que l'analysant, dans la cure, dans le transfert, cherche à entrer en contact avec ces temps anciens, puis échelonnés, où l'énigme s'est enregistrée. C'est parce que son « présent » est énigmatique que l'analysant recherche en d'autres temps énigmatiques la formule de son Désir, découvrant, avec l'aide de l'analyste, qu'il peut y re-connaître ce désir, eu égard à la répétition, à l'insistance de l'énigme sous forme de question.

Dans la séance du 21 novembre 1978, donc, Lacan dit : « **Il y a une correspondance entre la topologie et la pratique. Cette correspondance consiste en les temps** », et, à la fin : « **Il faut s'orienter dans la structure** ».

Le temps est-il orienté ? C'est une question qui occupe l'Astrophysique, de son côté le parlêtre découvre que pour lui, fondamentalement, la structure fut orientée, vers et par le Désir au sens lacanien, en deçà et au-delà du refoulement originaire, *aux moments*, pris dans l'inconscient, des tris premiers entre principe de plaisir et principe de réalité, et au prix du langage. Cela, je le garde, qui va dans le sens de ma survie, cela, je l'écarte, je le pose ailleurs, car j'ai un doute sur ma survie, sur le désir de l'Autre que je vive. À cela, l'arbitraire du signifiant vient ajouter un écart supplémentaire. C'est barré deux fois.

Le dispositif de la psychanalyse, dès Freud, traite de la temporalité de l'élaboration psychique, reprise — et reprise, eu égard à la rature ontologique¹ — par la temporalité dans la cure. Freud et Lacan n'ont cessé d'explorer comment, dans le temps d'un individu, se noue, se dénoue, se renoue, (*retenant les moindres nœuds qu'il me faudra te dénouer ensuite sous peine de mort, et je serre, je desserre, je me trompe, je reviens sur mes pas, j'hésite, je corrige, enchevêtre, désenchevêtre, délace, entrelace, repars, et j'ajuste, j'agglutine, je garrotte, je sangle, j'entrave, j'accumule, jusqu'à ce que tu te sentes, de la pointe des pieds à la racine des cheveux, vêtu de toutes les boucles d'un seul reptile, dont la moindre respiration coupe la tienne, et te rende pareil au bras inerte sur lequel un dormeur s'est endormi...* La Machine Infernale, Cocteau, Œdipe et le Sphinx), se confirme — nœud crypté du sens — un certain « Nom-du-père », trope du destin. Comment celui-ci ne cesse d'avoir mainmise sur les temps de la vie. Et c'est le Désir, même relégué dans la nuit des sables, qui le maintient hors de l'eau, tel un phallus porté à bout de bras dans les Phallophories. Car ce *temps-là*, psychique, ne peut être saisi dans une consistance qui parlerait de l'être, ne peut être saisi par un jugement d'attribution. Mais il fallait pouvoir se représenter l'insaisissable

¹ Levinas dans « De l'oblitération », Entretien avec Françoise Armengaud à propos de l'œuvre de Sosno, Éditions de la Différence, 1990 : « L'art d'oblitération, oui ; ce serait un art qui dénonce les facilités ou l'insouciance légère du beau et rappelle les usures de l'être, les « reprises » dont il est couvert et les ratures, visibles ou cachées, dans son obstination à être, à paraître et à se montrer ». En face de la sculpture « Drapé dans le vide »

du temps, psychique, et la bande de Moebius convoquée par Lacan fait circuler dans la torsion d'une boucle non bouclée à la fois le temps, le signifiant, la structure, donc le langage, donc l'être.

Et Marc Darmon commente pertinemment cette opération lacanienne en disant que la bande de Moebius marquerait la *double inscription d'un signifiant à la fois dans le préconscient et dans l'inconscient, puisqu'il ne suffit pas de communiquer à un sujet un supposé signifiant latent dans l'inconscient pour lever nécessairement le refoulement. Un signifiant n'est pas le même lorsqu'il fait partie de la chaîne du discours conscient ou de la chaîne inconsciente, en effet les relations qu'il entretient avec les autres signifiants voisins ne sont pas identiques. D'où la bande de Moebius, qui comprend un seul bord et sa face endroit se continue avec sa face envers. Nous pouvons concevoir la chaîne inconsciente à l'envers de la chaîne consciente. L'unilatéralité de la surface explique que les formations de l'inconscient se produisent dans le discours conscient sans franchir aucun bord, les lapsus, les oublis se produisent à l'intérieur du discours. L'interprétation sera comme une coupure dans la bande de Moebius. En poussant la diversification des coupures jusqu'à l'extrême, la bande de Moebius offrira une topologie de la pure coupure, et sera donc apte à rendre compte de la topologie du sujet et du signifiant.*

Mais, de même que Freud passait de l'analyse du moi à la psychologie des masses, du moi intime au moi social, il convient de repérer déjà dans le discours du Sujet le temps de l'inconscient, et dans le discours du sujet créateur, l'artiste, l'écrivain, car il peut sembler que l'artiste aura particulièrement, sans le dire, sans le savoir, accueilli plus que quiconque son savoir inconscient. Même dans le langage du sociologue nous pouvons trouver cela exprimé, comme lorsque Ignacio Ramonet, en exergue de son livre « La tyrannie de la communication », cite cette phrase de Bourdieu : « Ce qu'il y a de plus terrible dans la communication, c'est l'inconscient de la communication ».

Dans l'intime donc, quelle est la *littérature* du sujet concernant le temps, puis, en deuxième partie, comment, dans un « extime » particulier, (cette opposition n'étant là que pour faire image, car intime et extime sont irréductiblement liés dans la définition lacanienne) ce nouage va-t-il s'exprimer, en *temps réel* aujourd'hui ?

Wo es war, soll Ich werden. Là où c'était... Mais ce « là » est-il un lieu ? Est-ce que l'art du topos, la topologie, fait référence à un espace ? N'est-ce pas plutôt dans l'expérience du sujet qu'une trace, à ce moment-là, vient s'inscrire de ce que quelque chose s'est passé ? Qui n'est ni dans l'espace ni dans le temps, mais à l'intersection de ces deux dimensions, le kairos, c'est-à-dire le bon moment d'agir. Qui devient dans l'inconscient que c'est le bon moment de garder trace. Quand quelque chose s'est passé, c'est toujours déjà-passé. Quelque chose qui en se passant – en passant, tel un météorite, le Réel est un météorite – vient faire coupure dans l'informe de l'espace. Trop vaste, au-delà des points qui s'y forment. Et cet espace-temps supposé, est-il anonyme, « indifférent » ? Que fait l'être humain de son espace et de son temps, sinon y déployer angoisse et désir, désir donc angoisse ? Espaces et temps humains. Kant a dit qu'on n'avait pas tout perdu tant qu'on n'avait pas perdu l'espace et le temps. Cela veut-il dire que le Temps et la mort sont liés, que seuls les morts échapperaient à l'espace et au temps ? Est-ce à dire que le temps ne serait jamais qu'une dimension de l'être vivant – et parlant – pour le dire, le temps, y

compris par des équations ?

Bernard d'Espagnat (qui fut directeur du laboratoire « Physique théorique et particules élémentaires à Paris XI), dans son livre « A la recherche du réel » cite la phrase de Protagoras : « *L'homme est la mesure de toutes choses* ». *Phrase ambivalente, dit-il, ou bien signifiant que : « L'homme est, et les choses sont simplement son invention. Si la philosophie de l'expérience se ramène en dernière analyse à une conception de ce genre alors il n'y a pas de réalité en dehors des phénomènes, etc. [...] Je peux aussi comprendre la phrase de Protagoras comme signifiant que les choses et leurs mesures - en particulier leurs situations dans l'espace - sont les seules images que, en raison de la structure de notre cerveau et de nos facultés, nous soyons capables de former d'une réalité intrinsèque dont l'existence n'est pas mise en doute mais qui est en fait déployée autrement, un peu à la manière dont un homme condamné à porter des lunettes bleues ne verrait perpétuellement que des images monocolors bien que le monde soit coloré.*

Subjectivité imposée par la Nature même ? Et qui, dans toute Genèse, fait interpellier le sujet de l'énonciation. Dans la Torah, Yaveh demandant à Adam : « Où es-tu ? »

Oui, le rappel que «... les seules images etc. » fait que le temps devient une image comme une autre, une écriture née de l'image. Coupant à travers elle, une sorte de plus court chemin. Mais qui écarte la connaissance de tous les autres chemins, le mot est vraiment le meurtre de la chose. Le mot comme castration. S'il atteint son but.

Psychanalyste et patient parlent-ils du temps ? La cure est-elle une sorte d'atelier d'écriture ? Freud a annoncé que, pour être analysé, le champ convoqué était la littérature. Il aimait les littérateurs, qui parlent si bien du temps, c'est leur fonds de commerce, recherche du temps perdu, dit-on. Et leur temps, encore une fois, n'est-il pas celui de l'inconscient, dont Freud a dit qu'il était synchronique, donc hors-linéaire, hors-histoire au sens classique. Donc symbolique. Avec des accents de « ralenti ».

Il est vrai que le ressenti des échelles de temps est loin d'être stable. L'auteur de « Millenium », le paléontologue Stephen Jay Gould (dans « Entretiens sur la fin des temps », avec Jean-Claude Carrière, Jean Delumeau, Umberto Eco) explique qu'au XVIIIe siècle, la découverte que l'histoire de l'univers ne se comptait pas en milliers mais en milliards d'années a bouleversé les savants et constitué la plus grande révolution intellectuelle des temps modernes. Et que des « fins des temps » ont déjà eu lieu lorsque des catastrophes ont frappé notre planète, et que nous sommes des survivants. Il dit aussi que nous ne sommes pas très doués pour faire des prédictions, mais que nous savons très bien annoncer les catastrophes à contretemps.

Proust, à la recherche du temps perdu, prenait son temps : « Longtemps je me suis couché de bonne heure ». Parce que l'espace était restreint. De quoi se composait son univers ? demande André Ferré dans l'édition de la Pléiade ? D'une petite ville de la Beauce, Illiers, où Marcel avait passé ses vacances, et de sa famille, de son milieu parisien, de ses camarades de Condorcet, et de quelques femmes, le peuple étant représenté par quelques serviteurs, quelques lif-tiers, et des artistes : *une coupe très mince dans la société française*. Et le lieu de l'écriture, topos du désir, est encore plus restreint, écarte tout ce qui ne contribue pas à son exercice. La page quarante-quatre dit exactement : « *Il y avait bien des années que, de Combray, tout ce qui n'était pas le théâtre et le drame de mon coucher n'existait plus pour moi, quand*

un jour d'hiver, comme je rentrais à la maison, ma mère, voyant que j'avais froid, me proposa de me faire prendre, contre mon habitude, un peu de thé. Je refusai d'abord, et, je ne sais pourquoi, me ravisai. Elle envoya chercher un de ces gâteaux courts et dodus appelés Petites Madeleines qui semblent avoir été moulés dans la valve rainurée d'une coquille de Saint-Jacques... » Il y aura, sur ce choc, ce *kairos*, plus de trois pages sur papier bible. Dilatation d'un moment d'enfance mais restriction du champ opératoire, au sens chirurgical. Ainsi de Franz Kafka dans ses lettres à Felice et Milena, avec lesquelles il n'arrive pas à former couple : c'est souvent le temps du facteur qui va occuper l'espace de la lettre, mise à la poste, réception du courrier, temps décalé, douloureux, de la demande croisée, *intransitive et sans fond*. Chez Kafka le temps du « non-rapport sexuel qui puisse s'écrire » est lui aussi, de manière obsessionnelle, soumis à la focalisation du regard chirurgical.

Serions-nous, avec ces auteurs, dans un rapport classique du temps à l'inconscient ? Qu'aurait aussi remarquablement déployé Vladimir Nabokov dans son roman *Ada*, prévenant qu'il a de l'Espace-Temps une conception particulière : « Je ne puis imaginer l'Espace sans le Temps, mais je peux très bien imaginer le Temps sans l'Espace », écrit-il dans « *Ada* » qui est la *sœur littéraire de Lolita*, où un chapitre entier est consacré au temps puisque celui qui parle est un médecin-écrivain ayant produit un essai intitulé « La texture du temps », et qui demande d'abord à son âme de se méfier de l'ondulation dite *marcel-wave* de l'art élégant : « Mon but, en écrivant *La Texture du Temps* [...] est d'examiner l'essence du Temps, non son cours, car je ne crois pas que son essence puisse être réduite à son cours. Je veux caresser le Temps. On peut être amoureux de l'Espace et de ses possibilités : la vitesse, par exemple, la vitesse lisse, le sifflement de son sabre, la gloire aquilienne de la vitesse domptée, le cri de joie du virage ; et l'on peut être un amateur de Temps, un fin gourmet de la durée. J'aime sensuellement le Temps, son étoffe et son étendue, la chute de ses plis, l'impalpabilité même de sa gaze grisâtre, la fraîcheur de son continuum. Je voudrais faire quelque chose, me livrer à un simulacre de possession. Je sais que tous ceux qui ont essayé de parvenir au château enchanté se sont perdus dans la nuit ou embourbés dans l'Espace. Je sais aussi que le Temps est un bouillon de culture parfait pour les métaphores. Pourquoi est-il si difficile - si honteusement difficile - de fixer la notion de Temps dans son esprit et de l'y garder aux fins de l'examiner ? Quel effort, quels tâtonnements, quelle irritante fatigue ! [...] Et Aurelius Augustinus lui aussi, dans ses démêlés avec le même thème, il y a quinze cents ans, a connu ce tourment curieusement physique de l'esprit qui défaille, les *chtche-katiki* (chatouillements) de l'approximation, les évasions du cerveau épuisé - mais lui au moins, pouvait recharger son cerveau avec l'énergie que Dieu lui dispensait (placer une note ici sur le plaisir que l'on prend à le voir activer son travail tout en entremêlant ses cogitations, sous les étoiles et dans le désert, de vigoureux petits coups de prière). Encore perdu. Où en étais-je ? Où suis-je ? Route de terre battue. Voiture arrêtée. Le temps est rythme : rythme d'insecte d'une nuit chaude et humide, onde cérébrale, respiration, ou le martèlement dans ma tempe - voilà nos montres fidèles ; et la raison corrige le battement fébrile. Un de mes malades pouvait discerner le rythme d'éclairs qui se succédaient tous les trois millièmes de seconde (0.003 !). [...] La seule chose peut-être qui laisse entrevoir un sens du Temps est le rythme ; non les battements récurrents du rythme, mais le vide qui sépare deux de ces battements, le creux gris entre les notes noires : le Tendre Intervalle. La pulsation elle-même ne fait que rappeler la triste idée de mensuration mais entre

deux pulsations se cache quelque chose qui ressemble au Temps véritable. Comment puis-je l'extraire de ce tendre creux ? Le rythme ne doit être ni trop lent ni trop rapide. À un battement par minute, mon sens de la succession est complètement dépassé, et cinq oscillations par seconde résultent en un brouillard sans issue. Le rythme lent dissout le Temps, le rythme rapide ne lui laisse pas de place. Qu'on me donne, disons, trois secondes, et je pourrai faire ces deux choses : percevoir le rythme et sonder l'intervalle. Ai-je parlé d'un creux, d'un trou sombre ? Mais ce n'est que l'Espace, le traître, qui revient par la porte de derrière, colportant son pendule, tandis que je cherche à tâtons la signification du Temps. Ce que je m'efforce de saisir, c'est précisément le Temps que l'Espace m'aide à mesurer, et il n'est pas étonnant que je ne parvienne pas à saisir le Temps, puisque l'absorption de connaissances prend elle-même du temps. Si mon œil me renseigne sur l'Espace, mon oreille me renseigne sur le Temps. Mais alors que l'on peut contempler l'Espace, naïvement peut-être, mais directement, je ne puis écouter le Temps qu'entre les accents, préoccupé et précautionneux pendant un court instant concave, avec la certitude croissante que je n'écoute pas le Temps lui-même, mais le sang qui circule dans mon cerveau et de mon cerveau à travers les veines du cou se dirige vers le cœur, siège de maux particuliers qui n'ont rien à voir avec le Temps. L'espace est lié à nos sens de la vue, du toucher, et de l'effort musculaire ; le Temps a quelque vague rapport avec l'ouïe (et pourtant, un sourd percevrait le « passage » du temps incomparablement mieux qu'un homme-tronc aveugle ne percevrait la simple idée de passage). « L'Espace est un grouillement dans notre œil. Et le Temps un tintement à l'oreille », dit un poète moderne, John Shade, cité par un philosophe imaginaire (Martin Gardiner) dans *The Ambidextrous Universe*, page 165. L'Espace voltige jusqu'au sol, mais le Temps reste entre le pouce et le penseur, quand M. Bergson emploie ses ciseaux. L'Espace introduit ses œufs dans les nids du Temps : un « avant » ici, un « après » là, et une couvée piquetée des « points mondiaux » de Minkovski (qui justement a travaillé sur les « ensembles convexes », à qui Nabokov s'oppose avec son « court instant concave » !) Une étendue d'Espace est organiquement plus facile à mesurer mentalement qu'une « étendue » de Temps. La notion d'Espace a dû être formée avant la notion de Temps (Guyau dans Whitrow). Le néant indiscernable (Locke) de l'espace infini se distingue mentalement (et ne pourrait d'ailleurs être imaginé autrement) du vide ovoïde du Temps. L'Espace prospère sur des quantités irrationnelles, le Temps ne se réduit pas à des racines sur un tableau noir. Il se peut que la même tranche d'Espace semble plus vaste à une mouche qu'à S. Alexander, mais ce qui est un moment pour lui n'est pas « des heures pour une mouche », car, si cela était, les mouches se garderaient bien d'attendre qu'on leur tape dessus. Je ne puis imaginer l'Espace sans le Temps, mais je peux très bien imaginer le Temps sans l'Espace. L'Espace-Temps »... ce hideux hybride, dont le trait d'union même semble faux. On peut haïr l'Espace et aimer le Temps. [...] Je crois qu'il est temps que je parle un peu de mon attitude vis-à-vis de la relativité. Ce n'est pas celle d'un sympathisant. Ce qu'un grand nombre de cosmogonistes ont tendance à considérer comme une vérité objective est en réalité le vice propre aux mathématiques déguisé fièrement en vérité. [...] Le Temps, qui, pour être appréhendé — exige la plus grande pureté de conscience psychologique, est l'élément le plus rationnel de la vie, et ma raison se trouve insultée par les envolées de la Fiction Technologique. Dans les mois les plus productifs de l'Épiscopat de saint Augustin, une telle sécheresse affecta Hippone qu'il fallut remplacer les clepsydres par des sabliers. Saint Augustin définissait le Passé comme ce qui n'est plus et le Futur comme ce qui n'est pas encore (en fait, le futur est un

fantasme appartenant à une autre catégorie de pensée, essentiellement différente de celle du Passé, qui, lui, était au moins là il y a un instant - où l'ai-je mis ? dans ma poche ? Mais ma quête elle-même est déjà « passé »).

Le Passé est immuable, intangible et non susceptible d'être jamais « visité » - qualificatifs qui ne peuvent s'appliquer à cette partie de l'Espace que je vois, par exemple, sous l'aspect d'une villa blanche... [...] Je vais maintenant entreprendre de considérer le Passé comme une accumulation de sensa, objets de perception, et non comme cette dissolution du Temps qu'impliquent certaines métaphores immémoriales exprimant la transition. Le « passage du temps n'est qu'une imagination de l'esprit sans contrepartie objective, mais se prêtant au jeu d'analogies spatiales. On ne le voit qu'en jetant un regard en arrière sur les formes et les ombres, les arolles et les mélèzes qui s'éloignent pêle-mêle. Le perpétuel désastre du temps qui s'en va, des éboulements, des glissements de terrain, des routes de montagne sur lesquelles tombent toujours des pierres et travaillent toujours des hommes. Nous construisons des modèles du passé, que nous utilisons plus tard spatio-logiquement pour matérialiser et rebâtir le Temps. »

Nabokov, différemment de Proust avec ses « marcel waves », fut passionné de ses propres « sensa » d'exilé russe (en « Homme aux loups » qui aurait bien tourné ?), et son affirmation : « *Ce qu'un grand nombre de cosmogonistes (il parle sans doute des astrophysiciens à la manière désuète qui fait son génie) ont tendance à considérer comme une vérité objective est en réalité le vice propre aux mathématiques déguisé fièrement en vérité. [...] Le Temps, qui, pour être appréhendé — exige la plus grande pureté de conscience psychologique, est l'élément le plus rationnel de la vie, et ma raison se trouve insultée par les envolées de la Fiction Technologique* » rejoint tellement le temps psychique du sujet, son temps logique : « *Nous construisons des modèles du passé, que nous utilisons plus tard spatio-logiquement pour matérialiser et rebâtir le Temps* »)

Ce qu'il résume bien au début du chapitre : « *je sais aussi que vous, et moi, probablement sommes nés, mais cela ne prouve pas que nous soyons passés par la phase chronale que nous appelons Passé : c'est mon Présent, mon court moment de conscience, qui me dit que je l'ai fait, et non le tonnerre silencieux de l'infinie inconscience qui caractérise ma naissance.*

Le discours de Nabokov n'est pas celui d'un psychanalyste, mais ce genre de rapport qui tente de s'écrire n'est-il pas précieux, témoignant de ce que le Sujet, lorsqu'il manie sa langue, tire de son expérience du temps quelque chose de son être, de « les temps » ? Et n'est-ce pas de sa propre expérience que Freud a tiré la théorie psychanalytique, et Lacan après lui, et tous les autres ? nous autres ?

Cette dimension fictionnelle du *dit* du Sujet, Lacan ne manque pas de la pointer dans son séminaire les « Écrits techniques », relevant que pour Freud il ne s'agit pas d'un temps « vrai », mais d'une équivalence satisfaisante, comme sous la forme du rêve. *Satisfaisante assez pour être « adoptée ».* Belle définition du Désir. *Il ne s'agit pas de se souvenir mais de récrire l'histoire. C'est le Désir qui « valide », car c'est lui qui « sait ». Sur lui-même.*

Ce passage des « Écrits techniques » est toujours bon de méditer : « Ceci dit, qui peut se fonder, se déduire, se démontrer de mille points textuels dans Freud, et c'est ce que nous avons fait ensemble au cours de ces dernières années, ceci se présente, si vous voulez, dans le fait, dans l'accent mis par Freud sur tel ou tel point, essentiel à conquérir par la technique sous la forme d'un certain nombre de caractéristiques, ce que j'appellerai situation de l'histoire dans sa première

apparence, cela apparaîtrait comme accent mis sur le passé. Bien entendu, je vous ai montré que ce n'était pas simple ; l'histoire, ce n'est pas le passé ; l'histoire, c'est le passé dans le sens où il est historisé dans le présent. Et il est historisé dans le présent parce qu'il a été vécu dans le passé. Je veux indiquer que dans la technique, les voies et les moyens pour accéder à cette réintégration, restitution de l'histoire du sujet, cela prendra la forme d'une recherche de restitution du passé. Ceci étant considéré comme point de mire, comme résultat matériel, comme accent de la recherche, poursuivi par un certain nombre de voies techniques. Il est très important de voir, et vous le verrez, vous le verrez marqué, je dois le dire, tout au long de cette œuvre de Freud dont je vous ai dit les indications techniques, surtout les *Écrits techniques* dont je vous parlais tout à l'heure. Vous verrez que, pour Freud, ceci est toujours resté, et jusqu'à la fin, au premier plan de ses préoccupations. C'est bien pour cela que, autour de cet accent mis sur cette restitution du passé, se posent un certain nombre de questions qui sont, à proprement parler, les questions ouvertes par la découverte freudienne, et qui ne sont rien moins que les questions qui ont été jusqu'ici évitées, qui n'ont pas été abordées — dans l'analyse, j'entends — à savoir des fonctions du temps dans la réalisation du sujet humain. Plus on retourne à l'origine de l'expérience freudienne — quand je dis à l'origine, je ne dis pas à l'origine historique, je veux dire au point de source — plus on se rend compte que c'est cela qui fait toujours vivre l'analyse, malgré des habillements profondément différents qui lui sont donnés ; plus on voit en même temps que nous devons poser la question de ce que signifie, pour le sujet humain, cette restitution du passé, là j'accroche le passé dans le sens passéiste de l'expérience, cette restitution du passé sur laquelle Freud met et remet toujours l'accent, même lorsque, avec les notions des trois instances — et vous verrez qu'on peut même dire quatre — il a donné un développement considérable au point de vue structurel ; quand, par là, il a favorisé une certaine orientation de l'analyse qui va de plus en plus à détecter à l'intérieur de la technique la relation actuelle dans le présent, dans l'intérieur même de la séance analytique en tant que séance unique, et en tant que séance répétée, la suite d'expériences du traitement entre les quatre murs de l'analyse. Je n'ai besoin, pour soutenir ce que je suis en train de vous dire sur l'accent toujours maintenu par Freud, sur l'orientation de cette expérience analytique, que d'évoquer un article qu'il publiait, je crois, en 1937, qui s'appelle *Constructions dans l'analyse*, où il s'agit encore et toujours de la reconstruction de l'histoire du sujet. On ne peut pas voir d'exemple plus caractéristique de la persistance, d'un bout à l'autre de l'œuvre de Freud, de ce point de vue central, pivot. Et il y a presque quelque chose comme une réinsistance dernière, sur ce thème, dans le fait que Freud insiste sur cet article. On peut le considérer comme l'extrait, la pointe, le dernier mot de ce qui est tout le temps mis en jeu dans une œuvre aussi centrale que *L'homme aux loups*, à savoir : quelle est la valeur de ce qui est reconstruit du passé du sujet ? À ce moment-là, on peut dire que Freud arrive, on le sent très bien en beaucoup d'autres points de son œuvre, arrive à une notion qui, vous l'avez vu, émergeait au cours des derniers entretiens que nous avons eus le trimestre dernier, et qui est à peu près celle-ci : c'est qu'en fin de compte, nous dit Freud, en fin de compte le fait que le sujet revive, se remémore, au sens intuitif du mot, les événements formateurs de son existence, n'est pas en soi-même tellement

important. Il y a des formules tout à fait saisissantes : après tout, écrit Freud, *Träume*, les rêves, *sind auch erinnern*, les rêves sont encore une façon de se souvenir ; mais les rêves comme tels. Et il en écrit bien d'autres sur ce sujet. Il va même jusqu'à dire : et après tout, les souvenirs-écrans, eux-mêmes, sont un représentant tout à fait satisfaisant de ce dont il s'agit. Cela ne veut pas dire qu'ils sont, en tant que et sous leur forme manifeste de souvenirs, un représentant satisfaisant ; mais, suffisamment élaborés, ils nous donnent absolument l'équivalence de ce que nous cherchons. Est-ce que vous voyez, à ce degré, le point où nous en venons ? Nous en venons, dans la pensée, dans la conception de Freud lui-même, en somme, à l'idée que la lecture, la lecture qualifiée, expérimentée, du cryptogramme que représente ce que le sujet possède actuellement dans sa conscience, qu'est-ce que je vais dire : de lui-même ? non, pas seulement de lui-même, de lui-même et de tout, c'est-à-dire l'ensemble de son système convenablement traduit, c'est de cela qu'il s'agit. Et c'est cela que nous lisons dans cette restitution de l'intégralité du sujet, dont je vous ai dit tout à l'heure qu'au départ elle se présentait comme une restauration du passé, et dont on s'aperçoit que sans qu'il ait jamais perdu cet idéal de reconstruction, puisque c'est le terme même qu'il emploie jusqu'à la fin, l'accent porte encore plus sur la face de la reconstruction que sur la face du revécu, de la reviviscence, au sens qu'on est communément habitué à appeler affectif pour la désigner dans ce qu'on peut considérer comme un idéal de réintégration, que le sujet se souvient comme étant vraiment à lui, comme ayant été vraiment vécue, qu'il communique avec elle, qu'il l'adopte. Nous avons en tout cas dans les textes de Freud l'aveu le plus formel que ce n'est pas cela l'essentiel. Vous voyez combien il y a là quelque chose qui est tout à fait remarquable, et qui serait paradoxal si nous n'avions pas pu le comprendre, pour y accéder, lui donner son sens, si nous n'avions pas au moins la perception du sens que cela peut prendre dans ce registre, celui que j'essaie ici de vous faire comprendre, de promouvoir, comme étant essentiel à la compréhension de notre expérience, et qui est celui de la parole comme telle. **En fin de compte, ce dont il s'agit, c'est encore moins de se souvenir que de récrire l'histoire.** Je suis en train en ce moment de vous parler de ce qu'il y a dans Freud, c'est très important, ne serait-ce que pour distinguer les choses. Cela ne veut pas dire qu'il ait raison, mais il est certain que cette trame est permanente, sous-jacente, continuellement, au développement de sa pensée. Il n'a jamais abandonné quelque chose qui ne peut se formuler que de la façon sous laquelle, je viens de vous le dire, c'est une formule, *récrire l'histoire*, formule qui permet de juger, de situer les diverses formules qu'il donne de ce qui lui semble être les petits détails de l'analyse ».

L'œuvre comme auto-analyse ? Lorsqu'il s'agit d'investigations si fines qu'elles doivent bien produire des lâchers de parole (et l'œuvre véritable n'est-elle pas celle qui, lâchant le langage, est criblée de parole ?), l'on peut se poser la question. Mais il n'y aura jamais du « même », toujours de l'écart. Par exemple lorsque, n'étant pas lacien, Nabokov ne voit pas l'expression que les mathématiques peuvent donner du temps. Malgré cela, il a forgé une langue suffisamment vacillante, vigoureusement vacillante, à partir des « *sensa* », pour pouvoir témoigner de ces moments privilégiés, éclairs de présence, présence au monde, comme lorsqu'Humbert-Humbert aperçoit Lolita pour la première fois, et dans « *L'enchanteur* », quand cet autre

Humbert-Humbert (le même mais un autre) se jette sous un camion. Il s'agit bien de coupure dans l'informe de ce que nous pourrions peut-être nommer « espace-temps » sans tiret, coupure produisant quelque chose du signifiant, puisque, dans les toutes premières lignes, l'objet, Lolita, est un son, une image sonore : « Lolita, lumière de ma vie, feu de mes reins. Mon péché, mon âme. Lo-li-ta : le bout de la langue fait trois petits bonds le long du palais pour venir, à trois, cogner contre les dents. Lo. Li. Ta. ». Les trois coups frappés sur l'Autre Scène ?

Mais le Réel de la fille ? Quelque chose d'une fracture, comme à chaque fois que surgit la « présence » : « *hagard et extasié (le roi pleurant de bonheur, les trompes sonnantes en fanfare, la nourrice ivre morte), je revis l'adorable courbe rétractile de son abdomen, où s'étaient jadis recueillies mes lèvres descendantes, et ces hanches enfantines où j'avais embrassé l'empreinte crénelée laissée par l'élastique de son short – dans la fièvre de cette ultime et impérissable journée derrière les Roches Roses. Les vingt-quatre années que j'avais vécues depuis se fondirent jusqu'à n'être plus qu'une flammèche imperceptible, qui palpita un instant et s'éteignit.* » (Lolita étant une « répétition » d'Annabelle, amour d'enfance : « *est-ce là, dans le scintillement de cet été lointain, qu'apparut la première faille dans ma vie ?* ») Et Humbert-Humbert pensera à devenir psychiatre, eu égard à l'intraitable de la question de l'amour (« À propos, je me suis souvent demandé ce qu'il advenait de mes nymphettes, après »). Ou comment un discours de pédophile peut se sublimer en chef-d'œuvre littéraire. Après l'illustre prédécesseur, le révérend Dogson, alias Lewis Carroll.

Autre tissage entre « sensa » et Temps : à la fin de « L'enchanteur », première version de Lolita, en russe, dans laquelle il n'y a pas passage à l'acte sexuel avec la « petite Cordélia » qui n'a pas encore de nom, qu'il appelle « la fillette », qu'il va simplement regarder dormir, nue, il va simplement passer sur elle sa « baguette magique », à distance de la peau, lorsqu'il va être surpris par son regard au moment où elle s'éveille : « *Pendant une seconde, dans le hiatus d'une syncope, il vit aussi comment cette chose se présentait aux yeux d'une fillette : comme une monstruosité, une maladie affreuse (...) mais il était trop tard pour arrêter ou dissimuler la chose* ».

Et les cris de la fille vont alerter tout l'hôtel, et, contrairement à l'Humbert-Humbert de Lolita, qui ne se sentira jamais coupable, celui-ci va aller se jeter sous un camion, voguant dans le dernier « topos » de son histoire de « sensa » et de mots, comme parole suprême du corps fragile qui va exploser et le temps de sa vie avec, et c'est la fin du livre :... « *Alors qu'il interprétait déjà la sensation d'être pieds nus comme un plongeur dans un autre élément, il s'enfuit à toute vitesse sur le trottoir cendré, poursuivi par les pas martelés d'un cœur déjà distancé. Son désir désespéré de trouver un torrent, un précipice, une voie de chemin de fer - n'importe quoi, mais tout de suite - lui fit invoquer pour la toute dernière fois la topographie de son passé. Et lorsqu'en face de lui un grincement strident déboula de derrière le dos-d'âne d'une rue transversale et connut son volume maximal au sommet de la côte, dilatant la nuit, illuminant déjà la descente de deux ovales de lumière jaunâtre, s'appêtant à dévaler la pente à toute vitesse - alors, comme si c'était une danse, comme si l'ondulation de cette danse l'avait propulsé au milieu de la scène, sous cette masse grandissante, grimaçante, mégatonnante, son partenaire dans une sorte de Cracoviennne – cette chose de métal tonitruante, ce cinéma instantané d'écartèlement – c'est ça, agrippe-moi, lacère mon être fragile – je voyage aplati sur mon visage écrasé - Hé ! tu me roules dans tous les sens, ne me mets pas en pièces - tu me*

déchires, j'en ai assez... *Gymnastique d'éclairs foudroyants, spectrogramme des fractions de seconde d'un coup de tonnerre – et le film de la vie avait éclaté.* »

Un ralenti, oui, opéré par les mots, et la discrimination chirurgicale des sensa, mais quelle vitesse aussi, quelle météorique chute dans le néant ! Les deux extrêmes.

Et manière époustouflante d'exprimer la présence-au-monde comme faille mais présence-quand-même, que rien n'interdit de relier à ce que Juan Nasio, dans la séance du 15 mai 1979 de « La topologie et le Temps » évoqua, par son commentaire de la relation faite par Lacan entre Sujet et Signifiant et les nombres 0 et 1, eu égard à la problématique de Frege. Juan Nasio témoignant d'une passe réussie. Contrairement à celle qui fit impasse du côté des contrôles et jurys. Mais ici entre Lacan et Nasio du côté de la « traduction », invitation implicite forcément de la part de Lacan qu'un autre transvase, « transfinisse » ce qui n'a cessé de bouger depuis Freud.

Citons Heidegger encore, sur la « traduction », pour laquelle il exige un tiret (tra-duction) car elle n'est pas un passage d'une langue à une autre par-dessus des dissemblances diverses, elle n'est autre que le passage de l'Être à l'étant. « *Cette traduction ne réussit que par un saut, une sorte de saut où cela saute aux yeux en un instant* ». Qu'une traduction se fasse à partir de l'Être de l'étant, Heidegger le développe aux pages 140-141 (PUF 1999) de manière magistrale : « *Mais ce ne sont jamais non plus de simples termes qui nous sont « tout d'abord » donnés, lorsque nous entendons ce qui est parlé. En l'entendant, nous nous tenons dans l'espace de jeu de ce qui est parlé, où résonne la voix muette de ce qui est dit. C'est du sein de cet espace, dont l'être est par nous à peine entrevu et encore bien moins pensé, que s'ouvrent les paroles qui sont parlantes dans ce qui est parlé, et qui ne ressortent expressément pas.* »

L'on peut voir sur ce mode le commentaire de Nasio, à partir de Frege, retournant au Sujet comme à une dimension éminemment mathématique à cause du passage permanent du Sujet de l'impossible à la coupure, effleuré par la présence. Les trous, les manques qui finissent toujours par apparaître dans tout discours, de quelque discipline qu'il vienne. Pour Nabokov, Sujet et Temps étaient bien affectés de *rythme, intervalles, vide qui sépare deux battements, creux gris entre les notes noires, intervalle...*

La transmission réussie – la passe – n'est-elle pas aussi du domaine du kairós, car en rhétorique **le kairós est le principe qui gouverne le choix d'une argumentation, la ressaisie juste des éléments pour convaincre**. Et Nasio est très convaincant lorsque, le 15 mai 1979, il revient à trois définitions lacaniennes du Sujet : rapport au savoir Inconscient, rapport à la logique de Frege, rapport à la Castration. À partir du langage l'idée d'inconscient impliquant un : « Je ne sais pas ce que je dis ». Découvert à rebours par l'hystérique : c'est le « je ne sais pas ce que je dis » qui révèle l'existence de l'ICS.

Nasio dit que « Je ne sais pas ce que je dis » est un signifiant et, comme tel, ne s'adresse pas au parlant, mais à un autre signifiant. Il s'adresse à l'Autre. Je parle, j'émet des sons, je construis des sens, mais le « dit », lui, m'échappe. Il m'échappe parce qu'il n'est pas du pouvoir du sujet de savoir avec quel autre dit ce dit va se lier. « Le signifiant s'adresse à l'autre » veut dire qu'il va se lier à un autre signifiant, ailleurs, à côté, après. Donc je ne sais pas l'effet de ma parole sur vous, sur l'Autre, mon dit s'adresse à l'Autre, et puis le sujet qui énon-

ce son dit n'est pas le même lorsque son dit lui revient, parce que vous avez un sujet fixé, suspendu à un signifiant, celui de son acte de dire. **Et comme les signifiants se succèdent, le sujet n'est nulle part. Le sujet est dans l'acte**, son acte d'énoncer le dit, mais étant donné que celui-ci vient de l'Autre et s'adresse à l'Autre, que tout se passe entre des dits, **le sujet reste suspendu, perdu** (c'était aussi le terme de Nabokov « encore perdu »), **effacé dans l'ensemble ouvert des signifiants enchaînés. Nous sommes le sujet de l'acte et avec cet acte cependant nous disparaissions. Nous sommes le sujet de l'acte et nous ne sommes pas.** Voilà ce qu'on pourrait appeler l'antinomie du sujet ». Qu'il rappelle que Lacan a établi, de longue date, avec ce rapport entre un et zéro (repris par JAM dans « La Suture », « Cahiers pour l'analyse » 1966), pour rendre compte, dit-il, de ce fait théorique que **le sujet est impossible et que, cependant, nommé, et, plus que nommé, compte pour un ?** Mise en existence par une nomination.

Et donc, le rapprochement avec la définition du zéro fournie par Frege est ici éclairante, dit Nasio, parce que le zéro est un nombre doté de deux propriétés : d'une part, il désigne le concept d'un **objet impossible non pas à l'égard de la réalité, mais de la vérité, parce que non-identique à soi**, et d'autre part **par rapport à la suite des nombres le zéro compte comme un**. Le zéro se définit alors à la fois en tant que concept de l'impossible et en tant qu'élément occupant une place dans la succession numérique. De même **le sujet, tout en étant rejeté de la chaîne signifiante, reste cependant représenté par un signifiant et partant, élément comptable**. Il y a donc une étroite affinité entre le sujet et le zéro, encore plus serrée et importante si l'on considère cette fonction qui leur est commune : l'un aussi bien que l'autre assure par sa place singulière le mouvement de la suite des nombres. Ainsi, quand nous définissons le sujet de l'inconscient comme effet du signifiant dans l'être parlant, nous voulons dire que le défilé des signifiants à travers nous, fait de nous une constante, un zéro, un manque, **un manque-pilier** qui va précisément soutenir toute la chaîne. [...] Et, dans l'analyse, « un sujet parle pour disparaître, dit-il, pour qu'il fasse acte et s'efface aussitôt. Le sujet démissionnant, venant à l'Autre, disparaît, et du même coup, relance la chaîne des signifiants inconscients. Avant l'acte il n'était pas, après l'acte il n'est plus. Le sujet « ex-siste » en dehors de cette chaîne, mais par rapport à elle ».

Ainsi les mathématiques, de Frege, le zéro et le un, permettent de pouvoir dire, malgré tout, avec des mots, de nouveaux mots, l'incomplétude du dire.

Ainsi il semble que Lacan, avec ses mathématiques, ait réussi une « partition » du Sujet, dans tous les sens du terme, comme le fit poétiquement Jean Genêt dans son poème le « Funambule » : le dessin des pas (chaussés de noir) sur le fil, partition d'un trajet, sorte de chaîne signifiante des pieds (après tout « Oïdipous », Œdipe, signifie « pieds enflés), alors que, dans le séminaire qui nous occupe cette année, et qui est son dernier, il ait installé le fil tellement haut qu'il va, peut-être... chuter ? tomber du fil ? Lorsque le 12 décembre 1978 il s'attaque à un « nœud borroméen généralisé », avec l'aide de Soury, dont on connaît le sort tragique, et que Vappereau lui dit qu'il fait une erreur : « oui c'est vrai qu'il n'y en a que vingt, répond Lacan, et que de ce fait, je me suis trompé. Et bien il me reste à m'en excuser et à vous promettre, que, la prochaine fois je ne vous entretiendrai pas sur

les cercles ». De quel genre d'effacement s'agit-il ici ? sénilité, maladie ? chute dans l'absurde d'une élaboration poussée trop loin, et qui se retourne ? Pour celui dont l'élaboration a remué et fertilisé tant d'allusions, ne serait-ce pas au contraire le dernier acte du « lâcher-prise », en Guide et non pas en Maître, invitation à lâcher leur prise pour les psychanalystes présents ? Une vraie passe, celle de Lao Tseu franchissant la frontière, écrivant le Tao te King, A sa manière Lacan ne cesse de répéter le premier verset de ce texte : « Le Tao avec un nom n'est pas le Tao ». Ce qui signifie : attention à l'impossibilité de dire, et après cela, pour les mêmes raisons, débrouillez-vous ! Et finir sur les mathématiques n'était-ce pas justement éviter le malentendu des « mots en commun », l'illusoire « communication » ? Comme si la décantation d'une vraie langue étrangère pour les psychanalystes, celle des maths, permettait enfin l'engendrement, la production, d'un « autre discours » ?

Mais alors le Sujet, face à ce « réel » qui lui échappe tout autant qu'il est sa création ? Le Sujet dans la Civilisation ? Cette interrogation éthique aura été l'un des moteurs de l'œuvre de Jacques Hassoun, concentrée dans son dernier livre, posthume, (1999), « Actualités d'un malaise », débutant par : « Il aurait été tentant de commencer cet essai par un récit. En effet, comment revenir une fois encore sur le malaise que connaît notre société sans faire appel à ce qui ne cesse de nous parvenir d'une actualité traversée par des événements sans nom. Cet **innommé** est évidemment fort troublant. Il nous place dans une situation paradoxale : nous tentons constamment de lire dans le passé ce qui pourrait donner un sens aux événements actuels et dans le même temps nous sommes bien forcés d'admettre que nos tentatives sont constamment vouées à l'échec. Quelque chose échappe à notre entendement et nous sommes, à chaque instant étonnés par ce qui nous traverse, (sommés) de penser autrement une certaine forme... d'impensé radical. Non pas seulement que nous soyons confrontés à des ruptures, non pas que les événements auxquels nous sommes mêlés se présentent comme des faits, sans précedence aucune, propres à susciter l'effroi, mais nous avons toujours quelque surprise à reconnaître dans la canaillerie qui nous environne **ce qui jusqu'ici semblait ne relever que de l'exception. Cela suscite pour le moins de l'étonnement voire une intense inquiétude, un grand malaise devant des énigmes que la pensée semble incapable de résoudre.** (...) Qu'est-ce que l'atrophie de la pensée, sinon la difficulté de considérer le conflit comme central ? Entendons-nous bien : ici le terme de *conflit* ne relève pas d'une sanglante querelle qui aboutit à la mise à mort psychique ou physique de l'autre, et qui représenterait en elle-même un camouflage radical de la critique, sinon sa dénégation. En effet, j'ai tendance pour ma part à considérer la critique comme relevant d'une démarche subjectivante, même si elle est considérée par beaucoup comme *archaïquement civique*. À ce titre, elle se situe à mille lieues de celle qui se réduit à une gesticulation tendant à rejoindre la pensée du *nous ne devons rien faire, seulement attendre* heideggérien dont l'avatar actuel aurait pour nom - à suivre Castoriadis - *déconstructionnisme*.

Et puis, sous le titre : « La psychanalyse n'est pas un ready-made » : « En partant des élaborations freudiennes, telles que *Malaise dans la civilisation, L'avenir d'une illusion, La lettre à Albert Einstein, Nous (juifs) et la mort* ou le *Moïse...*, ainsi que de quelques autres auteurs -

dont Lacan bien sûr -, je tenterai d'interroger ce que Freud nomme « malaise », quand cet affect se manifeste dans le dit de l'analyse et plus précisément dans celui des analysants. Il me faut préciser ici que j'entends par analysant celle ou celui qui, une fois engagé dans la démarche analytique, même après avoir terminé sa cure, qu'il se soit autorisé ou non à être analyste, se laisse mettre à l'épreuve de questions et de prédicats qui ont pourtant toutes les allures de *l'évidence* », l'analyste ne pouvant « que se situer à l'articulation d'un ensemble de questions et de réponses qui ne sauraient être élaborées par avance et encore moins avoir la prétention d'être définitives. **Cette part d'insu est la propriété du discours, de la parole... elle donne sa juste place au lapsus et à l'acte manqué qui nous permettent d'entendre ce qui, échappant au sujet, se situe au point de départ même de l'acte qui le signifie.** C'est ainsi qu'entre illusion et malaise, le sujet parlant inscrit son histoire d'enfant, son histoire familiale, son histoire de citoyen aussi, dans cette longue suite d'actes qui lui sont propres mais qu'il partage avec un ensemble auquel il est lié par les processus mêmes d'identification ».

On sait comment Freud s'est interrogé sur le Politique, si on l'a traité de pessimiste c'est que, inconscient oblige, il prenait bien en compte que « quelque chose échappait », quelle que soit la bonne volonté, l'intelligence et le désir de résistance. Et ce doute est particulièrement intense dans l'échange de lettres avec Einstein, lettre du 30 juillet 1932 de celui-ci, et réponse de Freud, de Vienne, septembre 1932. Échange de lettres provoqué par l'IICI (Institut International de Coopération intellectuelle), fondé en 1926, au sein de la Société des Nations (SDN), pour consolider l'action de la SDN en faveur de la paix. L'un des travaux, explique Christophe David, ayant consisté en une enquête sur la révision des manuels scolaires — avec l'idée d'en supprimer ou d'en atténuer les passages susceptibles d'aggraver l'incompréhension entre les peuples — sur les conditions d'un usage pacifiste de la radio et du cinéma, sur l'unification des terminologies scientifiques ou encore sur le développement des traductions littéraires. Entretiens publics, correspondances étaient organisés comme défense et illustration d'un « nouvel humanisme » faisant du dialogue et de la culture les principaux artisans de la paix.

Dès les premières lignes **Einstein** écrit à Freud que la question la plus importante pour lui dans l'ordre de la civilisation, c'est : **existe-t-il un moyen d'affranchir les hommes de la menace de la guerre ? Car les progrès techniques font aujourd'hui de la guerre une menace, absolue.** Et les efforts pour éviter cela ont jusqu'à présent échoué. Il demande donc à son interlocuteur des solutions éducatives (dans une certaine mesure étrangères à la politique, dit-il) propres à écarter les obstacles psychologiques. Pour lui, affranchi des préjugés nationaux, l'organisation est simple : il faut que les États créent une *autorité législative et judiciaire pour l'apaisement de tous les conflits pouvant surgir entre eux, et prennent l'engagement de se soumettre à cette autorité.* Mais, ajoute-t-il, un tribunal étant une institution humaine, aura besoin de force pour se soustraire aux « sollicitations extra-juridiques ». **Droit et force sont inséparablement liés. Et donc cette force n'existe pas pour l'instant. Et d'ailleurs l'un des obstacles est que, pour que cette force existe, il faudrait de la part des États l'abandon sans condition de leur liberté d'action. Et, dit-il, parce que de puissantes forces psychologiques sont à l'œuvre. L'appétit de pouvoir,**

l'appétit d'argent, des marchands d'armes particulièrement. Question suivante : « comment se fait-il que cette minorité-là puisse asservir à ses appétits la grande masse du peuple qui ne retire d'une guerre que souffrance et appauvrissement ? Quand je parle de la masse du peuple, je n'ai pas dessein d'en exclure ceux qui, soldats de tout rang, ont fait de la guerre une profession, avec la conviction de s'employer à défendre les biens les plus précieux de leur peuple et dans la pensée que la meilleure défense est parfois l'attaque. Voici quelle est à mon avis la première réponse qui s'impose : cette minorité des dirigeants de l'heure a dans la main tout d'abord l'école, la presse et presque toujours les organisations religieuses. C'est par ces moyens qu'elle domine et dirige les sentiments de la grande masse dont elle fait son instrument aveugle. Mais cette réponse n'explique pas encore l'enchaînement des facteurs en présence car une autre question se pose : comment est-il possible que la masse, par les moyens que nous avons indiqués, se laisse enflammer jusqu'à la folie et au sacrifice ? je ne vois pas d'autre réponse que celle-ci : l'homme a en lui un besoin de haine et de destruction. En temps ordinaire, cette disposition existe à l'état latent et ne se manifeste qu'en période anormale ; mais elle peut être éveillée avec une certaine facilité et dégénérer en psychose collective. C'est là, semble-t-il, que réside le problème essentiel et le plus secret de cet ensemble de facteurs. Là est le point sur lequel, seul, le grand connaisseur des instincts humains peut apporter la lumière ».

Et Freud de lui rétorquer qu'il a lui-même répondu à la question, au mot *force* il suffit de substituer le mot *violence*. Et c'est ainsi que depuis la Préhistoire s'impose le droit, force musculaire d'abord, puis instruments. Des individus s'érigent en communautés pour être plus forts, mais, une fois l'ennemi vaincu, peuvent se dissoudre. Donc la difficulté, c'est l'absence de stabilité. L'ordre qui pourrait y régner serait fondé sur l'égalité, mais dès le départ cette égalité est inexistante entre hommes, femmes, parents, enfants, et donc il y a sans arrêt des vainqueurs et des vaincus, de l'assujettissement, et la violence revient au sein même de la communauté. Et c'est la guerre, inévitable, qui pourrait paradoxalement engendrer de la paix, par exemple la *pax romana*, productrice d'unification et de culture, un pouvoir centralisé. La guerre capable de « constituer les vastes unités au sein desquelles une puissance centrale rend de nouvelles guerres impossibles ». Du point de vue psychique, individuellement, Freud va alors déployer son discours sur l'antinomie de la pulsion de mort et d'Éros, « complication », dit-il, mais il terminera en disant que l'établissement, un jour, d'une paix, n'est pas une utopie, s'il est conséquence de la crainte d'une « **conflagration** ».

Baisser les armes uniquement pour éviter le suicide collectif, n'est-ce pas notre enjeu actuel ? Explicite dans certains articles, par exemple **l'éditorial du journal le Monde du 13 octobre 2008, avec pour titre** : « Retour au réel par la case désastre ». « Aux heures noires de la Grande Crise à New-York, raconte le célèbre économiste John Kenneth Galbraith dans son livre sur le krach de 1929, les hôteliers demandaient aux clients réservant une chambre si c'était pour dormir ou pour sauter. Dans la tourmente de cet automne, ce ne sont plus des individus qui sautent, mais des banques entières, des établissements de crédit follement prospères au point de léviter dans des bulles d'or redevenues citrouilles au minuit sombre des marchés mondiaux. »

Plus loin : « Un poison à retardement courait dans les veines de la finance (...) la crise qui éclate le prouve, bien des banques ont sacrifié la réalité à l'imaginaire, quitte à dérégler le thermomètre pour l'empêcher d'indiquer la fièvre. Inconscience, ivresse, cupidité, fuite en avant, l'affaire est entendue ». Encore plus loin : « Et maintenant ? Comme dans les puits de pétrole en flammes que seule une énorme charge de dynamite parvient à éteindre par l'effet du souffle, seule une action concertée équivalente à l'attaque réussira ». Et de faire le tour des politiques mondiales pour ne faire confiance à aucune. Plus loin : « La question reste entière : qui va poser la règle ? Qui la fera respecter ? Qui va nous ancrer au réel ? La sécurité financière doit devenir un droit mondial, garanti par des instances mondiales. Pour préserver la paix. **Et une prospérité partagée, conciliable avec les ressources d'un monde fini** ». Au passage il y avait cette phrase : « devant pareil désastre, on ne peut que s'inquiéter des transgressions de nos sociétés que dévore le **virtuel** ».

Cet article est-il si loin de la lettre Einstein-Freud ? Et Ilan Halevi, dans son livre (2003, Actes Sud) « Face à la guerre », sous-titré « Lettre de Ramallah », lorsqu'il écrit : « C'est un moment où remontent à la surface toute une série de monstres archaïques qui procèdent, d'une façon ou d'une autre, du refoulé de l'Histoire. Quelle dérision ! Des maîtres penseurs ayant pignon sur rue nous avaient pourtant prédit, après la chute des murs qui divisaient l'Europe et le monde, que nous allions être les témoins de la fin de l'Histoire, et en tout cas de la mort des idéologies ! Et que voyons-nous ? Au lieu de cette platitude pré-galiléenne du monde à laquelle nous nous croyions déjà condamnés, c'est le Moyen-Âge, avec ses millénarismes sectaires, ses tribunaux de l'Inquisition et ses horreurs de la guerre, qui remonte des profondeurs, voire des égouts, de la société contemporaine, et du fin fond de la vieille et répétitive histoire ».

Et Lacan, il y a quarante ans ? Son scepticisme se fonde de plonger immédiatement l'acte politique dans le bain du signifiant. La séance emblématique du 3 décembre 1969 est rapportée dans le séminaire « L'envers de la psychanalyse », l'un des titres est : « Le contestataire se fait chocolat lui-même ». Séance à Vincennes, au Centre expérimental universitaire, annoncée comme la première de quatre *impromptus*, sous le titre « Analyticon ». Un chien passe dans l'amphi, Lacan évoque sa chienne à lui, son égérie, Justine, qui sait qu'il va mourir, lui Lacan, et que la seule chose qui lui manque, c'est de ne pas être allée à l'université, parce que sinon « c'est la seule personne que je connaisse qui sache ce qu'elle parle — je ne dis pas ce qu'elle dit. Ce n'est pas qu'elle ne dise rien — elle ne le dit pas en paroles ».

Et de poursuivre sur les quatre discours, du maître, du psychanalyste... la psychanalyse ne se transmettant pas comme n'importe quel autre savoir. « Le psychanalyste a une position qui se trouve pouvoir être éventuellement celle d'un discours. Il n'y transmet pas un savoir, non pas qu'il n'ait rien à savoir, contrairement à ce qu'on avance imprudemment. C'est ce qui est mis en question — la fonction, dans la société, d'un certain savoir, celui que l'on vous transmet. Il existe.

Ceci est une suite algébrique qui se tient à constituer une chaîne dont le départ est dans cette formule **S1 à S2 \$ <> a**.

Un signifiant se définit de représenter un sujet pour un autre signifiant. C'est une inscription tout à fait fondamentale. Elle peut en

tout cas être prise pour telle. Il s'est élaboré, par mon office, une tentative qui est celle à laquelle j'aboutis maintenant, après avoir mis le temps qu'il fallait pour lui donner forme. C'est une tentative d'instaurer ce que nécessitait décevement de manipuler une notion en encourageant des sujets à lui faire confiance et à opérer avec. C'est ce qu'on appelle le psychanalysant. Je me suis d'abord demandé ce qu'il pouvait en résulter pour le psychanalyste, et où il était, lui. Car sur ce point, il est bien évident que les notions ne sont pas claires, depuis que Freud, qui savait ce qu'il disait, a dit que c'était une fonction impossible — et pourtant remplie tous les jours. Si vous relisez bien le texte, vous vous apercevrez que ce n'est pas de la fonction qu'il s'agit, mais de l'être du psychanalyste.

Qu'est-ce qui s'engendre pour qu'un beau jour, un psychanalysant s'engage à l'être, psychanalyste ? C'est ce que j'ai tenté d'articuler quand j'ai parlé de l'acte psychanalytique. **Mon séminaire, cette année-là, c'était 68, je l'ai interrompu avant la fin, afin, comme ça, de montrer ma sympathie à ce qui se remuait, et qui continue — modérément. La contestation me fait penser à quelque chose qui a été inventé un jour, si j'ai bonne mémoire, par mon bon et défunt ami Marcel Duchamp — le célibataire fait son chocolat lui-même. Prenez garde que le contestataire ne se fasse pas chocolat lui-même ».**

C'est une séance très mouvementée, des gens qui interpellent Lacan avec insolence, le tutoient, disent que les psychanalystes sont des flics, ou des curés, et qu'on attend qu'il fasse la critique de la psychanalyse. Il répond qu'il n'est pas question de la critiquer, qu'il n'est pas contestataire, lui. L'intervenant insiste : « **Lacan, la psychanalyse est-elle révolutionnaire ?** » Il répond : « **Voilà une bonne question** ». Et enchaîne sur le discours universitaire, S2 en position maîtresse. En face cela proteste, en disant que c'est un mythe. Et il leur réplique qu'ils sont le produit de l'Université : « Vous venez vous faire ici unités de valeur. Vous sortez d'ici estampillés unités de valeur ».

- Moralité, il vaut mieux sortir d'ici estampillé par Lacan.

- Je n'estampille personne. Pourquoi présumez-vous que je veuille vous estampiller ?

Et quand le type dit que la psychanalyse ce ne sont que des histoires de cul, qu'il vaudrait mieux faire un love-in, Lacan lui répond qu'il a vu ça la veille à l'Open Theater, mais en plus culotté. Et qu'à faire tant de bruit, son interlocuteur ne dit quand même rien. Et alors : « *Lacan avec nous !* »

« **Je suis avec vous, l'heure s'avance** », dit-il, et il va donc « **articuler une logique, qui, quelque faible qu'elle en ait l'air — mes quatre petites lettres qui n'ont l'air de rien sinon qu'il faut savoir selon quelles règles elles fonctionnent — est encore assez forte pour comporter ce qui est le signe de cette force logique, à savoir l'incomplétude** ».

Alors dit Lacan, « ça les fait rire, les petits schémas à quatre pattes, seulement, ça a une conséquence très importante, **spécialement pour les révolutionnaires, c'est que rien n'est tout. D'où que vous preniez les choses, de quelque façon que vous les retourniez, la propriété de chacun de ces petits schémas à quatre pattes, c'est de laisser sa béance.** Au niveau du discours du maître, c'est précisément celle de la récupération de la plus-value. Au niveau du discours universitaire, c'en est une autre. Et c'est celui-là qui vous tourmente. Non

pas que le savoir qu'on vous livre ne soit pas structuré et solide, si bien que vous n'avez qu'une chose à faire, c'est à vous tisser dedans avec ceux qui travaillent, c'est-à-dire ceux qui vous enseignent, au titre de moyens de production et du même coup de plus-value. Quant au discours de l'hystérique, c'est celui qui a permis le passage décisif en donnant son sens à ce que Marx historiquement a articulé. **C'est à savoir, qu'il y a des événements historiques qui ne se jugent qu'en termes de symptômes.** On n'a pas vu jusqu'où ça allait, jusqu'au jour où on a eu le discours de l'hystérique pour faire le passage avec quelque chose d'autre, qui est le discours du psychanalyste. Le psychanalyste n'a eu d'abord qu'à écouter ce que disait l'hystérique. *Je veux un homme qui sache faire l'amour.* Eh bien oui, l'homme s'arrête là. Il s'arrête à ceci, qu'il est en effet quelqu'un qui sache. Pour faire l'amour on peut repasser. Rien n'est tout, et vous pouvez toujours faire vos petites plaisanteries, il y en a une qui n'est pas drôle, et qui est la castration ».

Lacan n'a-t-il pas dit l'essentiel sur ce qu'il en est de l'engagement politique, qui n'est pas interdit, et même utile, et même recommandable, mais il faut savoir sous quel joug de la castration se joue la partie. C'est ce qu'aurait dû savoir le héros de « San Michele aveva un gallo », des frères Taviani, au lieu de se jeter dans la lagune de Venise. Et l'on pourrait ré-examiner la littérature et la cinémathèque mondiales autour de la notion de castration. Qui y est soumis, de toutes nos figures mythiques, qui ne l'est pas.

Mais pour Lacan, la solution n'est pas là, elle est en amont, pour Lacan la solution c'est d'abord d'être en analyse. Parce que le trois décembre quelqu'un argumente que pendant « que ce cours ronronne tranquillement, il y a cent cinquante camarades des Beaux-Arts qui se sont fait arrêter par les flics et qui sont depuis hier à Beaujon, parce que eux, ils ne font pas des cours sur **l'objet a** comme le mandarin ici présent, et dont tout le monde se fout. Ils sont allés faire un cours sauvage au ministère de l'Équipement sur les bidonvilles et sur la politique de M. Chalandon. Alors je crois que le ronronnement de ce cours magistral traduit assez bien l'état de pourrissement actuel de l'Université ». Se pose donc la question de changer la société, et de changer l'université. De l'intérieur ou de l'extérieur ? **Lacan pointe avec humour la difficulté à se situer dehors ou dedans, jusqu'à admettre que tout discours est un piège, même le sien.** « **Mais le dehors de quoi ? Quand vous sortez d'ici, vous devenez aphasique ?** Quand vous sortez, vous continuez à parler, par conséquent vous continuez à être dedans » L'interlocuteur ne sait pas ce que veut dire aphasique. Lacan est stupéfait. Et ironise de manière très maïeutique sur le savoir, et l'incomplétude, ce qui le mène à la démonstration que l'aspiration révolutionnaire, ça n'a qu'une chance, d'aboutir, toujours, au discours du maître. C'est ce dont l'expérience a fait la preuve. **Ce à quoi vous aspirez comme révolutionnaires, c'est à un maître. Vous l'aurez ».**

Est-ce l'impasse ? Non, il ne faut pas s'arrêter en chemin dans ce labyrinthe très socratique, Lacan ajoute qu'il est libéral en cela qu'il est anti-progressiste, sauf qu'il est pris « **dans un mouvement qui mérite de s'appeler progressiste, car il est progressiste de voir se fonder le discours psychanalytique, pour autant que celui-là complète le cercle qui pourrait peut-être vous permettre de situer ce contre quoi exactement vous vous révoltez, Ce qui n'empêche pas que ça continue foutrement bien. Et les premiers à y collaborer, et ici même à**

Vincennes, c'est vous, car vous jouez la fonction des ilotes de ce régime. Vous ne savez pas non plus ce que ça veut dire ? Le régime vous montre. Il dit : Regardez-les-jour.

Au revoir pour aujourd'hui. Bye. C'est terminé.

Et aujourd'hui ? Qu'en est-il des ilotes (esclaves de l'État à Sparte) des régimes ? Nous est-il possible de réduire notre état d'ilote, en sachant que les régimes mènent leurs sujets (ou plutôt « assujets », selon le graphe de base de Jacques Lacan) par des voies plus efficaces que jamais, celles des Communications de la Guerre moderne, c'est-à-dire justement un déni de la relation déguisé en appel à la Transparence. Incantation à la Transparence pour des politiques de la Manipulation (directive dans ce sens pour les guerres américaines après le Vietnam : surtout cacher les images de la Guerre) sous un flot d'informations : sorte de rêve manifeste masquant le rêve latent ? Information à outrance pour noyer le poisson de la désinformation programmée, comme si les détenteurs du Pouvoir, par instinct mais surtout aidés de conseillers compétents, **maniaient en virtuose l'inaccessible de la vérité et du réel mis en lumière par la psychanalyse pour en profiter. Ce qui est exactement la définition de la perversion.**

Ce travail-là, de manipulation de l'Autre, vieux comme le monde, a pris une ampleur permise par des technologies au service d'un Temps Réel qui ne réduisent pas « l'impensé », mais au contraire l'accroissent. Cela « échappe » encore davantage, et, pour répondre à Freud, Einstein ou Jacques Hassoun, ce qui est remarquable aujourd'hui c'est que les puissants ordinateurs (permettant une observation immédiate de ce qui fonctionne et dysfonctionne dans les Compagnies des Eaux, Électricité, Armée etc., et les télé-surveillances, et la possibilité de répondre avec des engins super-puissants, y compris invisibles comme les « avions furtifs »), en arrivent à défaillir, ou faire semblant de défaillir le cas échéant, et c'est là que le citoyen intervient aujourd'hui, il demande des comptes, et pointe que, oui, cela échappe, et que, peut-être le « semblant » EST le mode de fonctionnement, du Politique. C'est la demande d'aujourd'hui, avec preuves à l'appui, pas tant d'hystérie que cela, pas tant de paranoïa que cela, et cette demande pose de nouvelles questions, éthiques, pas si gratuites que cela. Nouvelle éthique pour un nouveau Sujet, comme il se doit Sujet d'un Savoir, et qui accède à l'illusion de son savoir. Passer de l'ère de l'Événement à l'ère de l'Accident, c'est se trouver dans une forme de kairos : que faire, comment agir, lorsque « j'hallucine » ? Lorsque le réel est si décoiffant qu'il n'y subsiste plus beaucoup de repères. Ils sont à réinventer. Ou à inventer ? Ne serait-ce pas que le réel, aujourd'hui, se dévoile davantage ? L'Horreur, elle, n'est pas nouvelle. Comme dira particulièrement ce témoin du crash de l'avion sur le Pentagone le 11 septembre 2001 : « Je ne sais pas ce que j'ai vu, on me dit que c'est avion qui s'est écrasé, moi, je suis troublé, je n'arrive pas à savoir ce que j'ai vu ». Et cela, c'était immédiatement après le crash, sur le terrain, juste après l'arrivée des secours, il ne s'agit pas encore du doute qui va se lever sur le fait qu'il se serait plutôt agi d'un missile envoyé dans un bâtiment chargé de dossiers gênants, en faisant croire dans l'après-coup que c'était un avion de commerce. Le Réel qui devient à la fois plus inconsistant, et plus puissant, plus « tout-puissant ». Le symbolique, dont la fonction est de trancher dans le fantasme, doit être tenu avec vigueur, presque volontairement, il n'est pas sûr qu'il

soit encore le choix éthique des sociétés. Paradoxe du Sujet invité à se débattre dans un monde dont il doute. Les non-dupes qui se mettraient à errer vraiment ?

Oui quelque chose échappe encore davantage... oui l'impensé gagne encore davantage... car les moyens de destruction, servis par ces moyens de communication-là, de manipulation-là, sont la difficulté majeure, presque irréductible, pour ceux qui veulent bien entrer en « conflit » pour discuter, pour faire émerger un *modus vivendi*, héritiers de ceux de la IICI. Difficulté majeure pour ceux qui veulent s'engager, militer, se battre, résister. « Que faire ? » demande Dany le Rouge.

Mais, toutes choses étant ambivalentes, la rapidité réactionnelle qu'a donnée à l'individu la pratique d'Internet et l'accès à une multiplicité d'informations, lui a peut-être accéléré la multiplication des neurones, et donné un sens de l'enquête, un désir de vérité, jamais connus par l'Humanité, y compris un désir d'analyser le discours reçu. Ainsi, à la rentrée, perspective d'une nouvelle émission présentée par Victor Robert sur Canal +, « Pop com », pour décryptage de la *com politique*, en informant et *ironisant*. Comme si l'aspect « discours du maître » des médias commençait à provoquer une réaction. Et en Chine, des milliers d'internautes ont pris la défense d'une jeune femme qui allait être condamnée à mort pour avoir tué un cadre du Parti, symbole de la corruption, qui l'avait agressée. « Pour les cybercitoyens chinois, c'est une belle victoire. Ils n'hésitent plus à enquêter, à conspuer les dirigeants locaux qui bénéficient souvent d'une totale impunité. » (Pascale Nivele, Libération, 18 juin 2009)

L'acte de naissance de ces temps nouveaux ? En 2003, aux « Éditions des recherches internationales », Pierre Hassner et Roland Marchal publient « Guerres et sociétés. État de violence après la guerre froide ». Étude de la guerre comme « phénomène social total, au sens de Marcel Mauss », puisque la *place de la guerre et de la violence est à interroger dans certaines sociétés politiques comme celles des États-Unis, de l'Allemagne, d'Israël ou de la Russie*, en sortant des oppositions et distinctions binaires stérilisantes, mais avec l'idée qu'une certaine opposition binaire ne doit être ni ignorée ni absolutisée : celle de l'avant et de l'après 11 septembre 2001.

Et c'est justement à la suite de cet événement « réorganisateur » de l'Occident qu'est advenu le plus grand rejet par les populations de l'annonce de ces événements par le gouvernement concerné, celui de George Bush junior. Remise en question d'une partie des déclarations et représentations proposées par les médias, remise en question du Rapport de la Commission d'enquête sur le 11 septembre, terminé le 22 juillet 2004, édité en français par les Éditions des Équateurs avec une préface de François Heisbourg qui dit : « Le lecteur sera surpris, et parfois consterné, par le nombre de bévues, de faux pas, d'erreurs de jugement, de défaillances politiques et organisationnelles qui ont caractérisé la posture américaine face à Al-Qaida ; le rapport les pointe sans ménagement ni concession ». Ce constat de faux pas a donc été doublé par le doute traversant la multitude de chercheurs toutes catégories.

« Sept ans après les attentats terroristes de New York, Washington et Pennsylvanie, qui ont été un véritable choc pour le monde entier, un scepticisme raisonné portant sur la version des événements retenue par l'administration Bush ainsi que sur « la guerre contre le terrorisme » en général s'est

développé de façon exponentielle », écrit Nafeez Mosaddeq Ahmed, auteur entre autres de « *La guerre contre la vérité, 11 septembre, désinformation et anatomie du terrorisme* » (Ed. demi-Lune, Paris, 2006), auteur aussi de la post-face du livre de l'ancien fonctionnaire du Département d'État William Blum « *Le Livre noir des États-Unis* » (Fazi, 2003), élu expert mondial pour la guerre, la paix et les affaires internationales par le Freedom Network de l'International Society for Individual Liberty en Californie. À la base, raconte-t-il, une infiltration des services de renseignement occidentaux au Moyen-Orient, Asie centrale, Balkans, Caucase, Asie-Pacifique. Pourquoi ? Pour déstabiliser les environnements régionaux afin d'ouvrir la voie à de nouvelles politiques de « sécurité » non pas destinées à protéger les individus mais à permettre à des investisseurs étrangers de s'emparer de marchés régionaux, surtout pétrole et gaz naturel. D'abord utilisation d'al-Qaïda contre l'invasion soviétique en Afghanistan, mais relations jamais interrompues avec le réseau islamiste. Les agents d'al-Qaïda, du niveau de Ayman al-Zawahiri, le propre bras droit de ben Laden, étant en fait des informateurs de la CIA. Qu'al-Qaïda ait continué tout au long de l'après-guerre froide à servir aux opérations secrètes des États occidentaux est une idée alléguée par des professeurs d'universités, Michel Chossudovsky (Ottawa) et Peter Dale Scott (Berkeley). Mais à ce jour on ne connaît pas l'identité des pirates de l'air, dix des hommes cités dans la seconde et définitive liste de dix-neuf du Rapport sont bien vivants, et clament que leur identité a été usurpée. Certains des pirates désignés par le Rapport auraient reçu une instruction au sein d'installations militaires officielles dans les années quatre-vingt-dix, mais reconnus par leurs instructeurs comme incompetents, incapables de diriger un avion de manière aussi pointue. Etc. etc. Contradictions en masse, milliers de pages qui pointent ces contradictions en long et en large, impossible de tout lire, chacun se fait une idée sur fond de bribes, sur fond de fragments du Réel. Difficile d'ignorer cette nouvelle phase de l'histoire de l'humanité, après la chute du mur de Berlin. Est-ce que la difficulté, voire l'impossibilité de savoir ce qui s'est réellement passé le 11 septembre (peut-être l'assassinat de Kennedy restera-t-il à jamais sans solution, ou bien des dossiers déclassés livreront-ils leur vérité à nos descendants ?) a invité les scénaristes de « 24 heures » d'oser montrer des scènes irréelles d'horreur, avec un personnage qui, quoique muni de toutes les qualités techniques et humanistes n'y arrive quand même pas ? Quelque chose est dit là sur l'impuissance. Impuissance exposée aux yeux lorsque le 23 septembre 2001 le secrétaire d'État Colin Powell annonce publiquement des preuves à charge contre ben Laden, et que dès le lendemain la maison Blanche fait marche arrière : ce sera pour plus tard. À ce jour : rien. Alors qu'un chef Taliban (cette séquence est disponible à qui veut la voir) déclare que si les États-Unis fournissaient la preuve de la participation de Ben Laden à la destruction des tours, ils le livreraient à la justice, etc. etc. Impuissance de découvrir sur Internet le document « Northwoods », déclassé, signé LL Lemnitzer, l'armée américaine à l'époque préconisant à JF Kennedy d'organiser sur le sol américain des attentats qui seraient attribués à Castro afin de justifier une invasion de Cuba. La rencontre avec la réalité des « dessous » de l'Histoire crée un sentiment d'utopie : tout est possible, tout devient possible, et c'est épouvantable. Freud et Einstein parlent de la paix comme d'une utopie réalisable. Aldous

Huxley avait une autre vision. Son livre « Le meilleur des mondes » a pour épigraphe une phrase de Nicolas Berdiaeff : « Les utopies apparaissent comme bien plus réalisables qu'on ne le croyait autrefois. Et nous nous trouvons actuellement devant une question bien autrement angoissante : comment éviter leur réalisation définitive ?... Les utopies sont réalisables. La vie marche vers les utopies. Et peut-être un siècle nouveau commence-t-il, un siècle où les intellectuels et la classe cultivée rêveront aux moyens d'éviter les utopies et de retourner à une société non utopique moins « parfaite » et plus « libre ».

Parce que la toute-puissance est légitimée par elle-même. « Tu peux donc tu dois », impératif kantien. Les marchands d'armes, les manipulateurs en génétique, les vaincus de l'impérialisme américain qui se vengent, les mercenaires, les armées privées que montrent « 24 heures chrono », ne sont pas de la pure fiction destinée à donner le frisson aux petits et grands, ils rejoignent au plus près la « réalité » : rescapés des tours, qui, avant qu'elles ne s'écroulent bien après le passage des avions, entendent des explosions... multiples architectes persuadés que ce ne sont pas les avions qui ont fait s'écrouler les tours, mais le matériel qui sert aux démolitions programmées... citations d'incendies dans des tours qui ne les ont jamais fait s'écrouler, et pourquoi l'écroulement de la troisième, que rien n'avait provoqué, a-t-il été annoncé à la télé bien avant qu'il ne soit effectif ? Et pourquoi la défense aérienne sophistiquée qui en général repère tout avion ayant éteint son transpondeur en a laissé passer quatre dont les transpondeurs étaient éteints ? Et pourquoi, ayant connaissance qu'à New-York deux tours avaient été attaquées, Dick Cheney à la Maison Blanche, sachant qu'un avion se dirigeait vers le Pentagone n'a pas déclenché l'alarme qui aurait sauvé cent vingt-cinq employés ? Et comment George Bush a-t-il pu aller dans cette salle de maternité écouter des bambins alors qu'il prétendra après avoir vu le premier crash sur un écran de télé du couloir en passant, comment a-t-il pu recevoir la nouvelle du second crash sans la moindre réaction de surprise, les téléspectateurs du monde entier ont vu la scène de multiples fois ? Il n'avait pas pu voir le premier crash dans le couloir, l'image n'était pas encore diffusée, etc. etc. C'est kafkaïen, mais cette fois le héros, Monsieur Tout le Monde, ne veut plus être la victime du procès, le procès, c'est lui qui veut le faire. Par contre, raisonnablement, « que faire » de cette dimension mythique qui tombe comme une chape ? David Ray Griffin, philosophe des religions qui a publié trois livres sur la problématique du Mal, et la relation entre science et religion, auteur entre autres de « Le nouveau Pearl Harbour » (2006), « 11 septembre : la faillite des médias – une conspiration du silence », qui a collaboré au film « Loose change final cut », dans lequel des dizaines d'experts ont été interviewés, et qui longtemps a considéré comme farfelus ce qu'il considérait comme des « théoriciens du complot », lorsqu'on lui a dit qu'il n'avait pas vocation à s'exprimer sur autre chose que des mythes, a répondu : « Il semble que mes détracteurs ne se soient pas rendus compte que c'est justement pourquoi je suis parfaitement qualifié pour discuter de la théorie officielle du 11 septembre ».

Oui, l'ère post-moderne semble être sous le signe d'un Grand Jeu où les technologies permettent à chacun de construire son château de sable. N'est-ce pas ce qu'Andy Warhol exprime dans cet extrait de « Ma philosophie de A à B et vice-versa », cité dans le catalogue de la Biennale de Lyon 2005, dont le thème était « Expérience de la durée » :

« Une journée entière de vie, c'est comme une journée entière de télévision. La télé ne décroche jamais une fois qu'elle est partie pour la journée, et moi non plus. À la fin de la journée, la journée entière sera un film. Un film pour la télé. Il arrive qu'on soit invité à un grand bal, et pendant des mois on s'imaginerait comme ce sera beau et merveilleux. Et puis on s'envole pour l'Europe, on va à ce bal, et quand on y repense deux mois plus tard, on ne se rappelle que le trajet en voiture pour y aller, et rien du bal lui-même. Parfois les petits moments qu'on croit n'être rien pendant qu'ils se produisent finissent par être ce qui a marqué toute une période de votre vie. J'aurais bien plutôt dû rêver pendant des mois à ce trajet en voiture pour aller au bal, à la manière de m'habiller pour ce parcours, au billet d'avion qui me permettrait cette promenade en voiture. Et ainsi, qui sait, peut-être aurais-je pu me rappeler le bal ? »

Notation intéressante que le rêve nous marque plus que le réel. Le discours de Warhol se retourne, et fait l'éloge de l'inconscient. L'envers, c'est la nécessité infantile qu'un œil nous regarde entre « Maman Maman regarde-moi » et « l'œil qui était dans la tombe et regardait Caïn ». Culpabilité d'être de nouveaux meurtriers, puisqu'au monde nucléaire nous disons « oui » tous les jours, ne serait-ce que par défaut ? Ce n'est plus le « tu es toi-même le meurtrier que tu recherches » de Tirésias à Œdipe, mais cela revient au même, un Surmoi qui dit que la mort est aux portes depuis Hiroshima. La bombe d'Einstein dit : « Dépêche-toi de vivre », car « No future ». Alors le Temps, il ne faut plus le livrer au hasard, il faut avoir l'Œil sur lui. Comme le dit le cinéaste Ridley Scott, *l'espionnage se passe maintenant en temps réel*, dans des films qui sont pratiquement des documentaires, le sien, dernièrement, « Mensonges d'État », mais le précédent également « La chute du faucon noir » pour lequel il a pris comme acteurs de vrais soldats de l'armée américaine. Dieu est mort, malgré le retour des religions (et justement), car Dieu c'est nous.

« L'uchronie, dit Stephen Jay Gould, ne s'attaque plus au passé mais au futur, quand la fiction prévoit l'avenir ». Qu'était l'uchronie ? D'après Denis Guiot le mot apparut pour la première fois en 1857 dans la *Revue philosophique et religieuse* sous la plume du philosophe Charles Renouvier pour désigner ce qui n'appartient à aucun temps, sur le modèle de « utopie », ou : non, *topos* : lieu. Son livre, paru en 1876, s'intitulait : *Uchronie (Utopie dans l'Histoire). Esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*. Les auteurs de science-fiction sont passés de la réécriture du passé à l'invention d'autres mondes branchés sur le monde connu, mais altéré. « Dès lors, le passé n'est plus linéaire. Au contraire, il foisonne d'histoires alternatives, aussi vraies à leur manière que l'histoire officielle. Il n'est pas toujours aisé de distinguer un événement historique de ce qui ne l'est pas, car, comme l'affirme l'historien Paul Veyne, *les faits n'ont pas de taille absolue*. Néanmoins, on ne peut qu'être d'accord avec Robert Silverberg lorsqu'il écrit dans la nouvelle *Trips* : *Si le fait de retenir un éternuement engendre un nouveau continuum, quelles sont les conséquences des actions vraiment importantes, des assassinats et des fécondations, des reconversions, des renoncements ?* Aussi, dans le vaste champ thématique des univers parallèles, réservera-t-on le nom d'uchronie aux romans où la divergence (le nœud historique alterné) modifie la trame de l'histoire, et non les seules destinées individuelles. [...] Parmi les uchronies les plus marquantes, citons *Les Conjurés de Florence* (1994) de Paul McAuley (Léonard de Vinci a

embrassé la carrière d'ingénieur plutôt que celle de peintre et s'est mis au service de la ville de Florence), *Pavane* (1968) de Keith Roberts (Élisabeth Ire est assassinée en 1588, et l'invincible Armada est victorieuse), *Échec au temps* (1945) de Marcel Thiry (Napoléon gagne à Waterloo), *Autant en emporte le temps* (1955) de Ward Moore (les Sudistes gagnent la guerre de Sécession en l'emportant à la bataille de Gettysburg), *La Porte des mondes* (1967) de Robert Silverberg (affaiblie par l'épidémie de peste noire, l'Europe ne peut résister à l'invasion turque au XIV^e siècle, et Christophe Colomb ne découvre pas l'Amérique). L'uchronie peut aussi fonctionner à la manière d'un exorcisme, comme le démontre le nombre de romans parallèles mettant en scène la victoire du nazisme : *Le Maître du Haut-Château* (1962) de Philip K. Dick (Roosevelt est assassiné en 1933 et les États-Unis perdent la guerre), *Fatherland* (1992) de Robert Harris, *K* (1997) de Daniel Easterman. L'auteur de science-fiction est volontiers considéré comme un créateur d'univers. Cette position démiurgique se trouve magnifiée dans le cas de l'uchronie. **L'écrivain, en intentant un formidable procès à l'histoire, se permet de rembobiner le fil des événements pour rêver un autre possible. L'identité étant liée à la conscience historique de l'individu, en réinventant l'Histoire, ne réécrit-il pas aussi ses propres origines ? »**

Dans la dernière phrase, ne peut-on remplacer « l'écrivain » par le « patient aidé de l'analyste », le transfert en tant que cet écrivain ?

L'intérêt de la Science-fiction n'échappait donc pas aux étudiants qui interrogeaient le film « Matrix », dans lequel l'individu est devenu matière première, électrique, à exploiter. Il semble qu'après le « Discours sur le peu de réalité » d'André Breton, « La jetée » de Chris Marker ait fait un saut vers « Mullohand drive », de David Lynch, avant de donner, de Ridley Scott, des robots humains, des Réplicants, souffrant de ne vivre que quatre ans, cherchant leur créateur-ingénieur pour allonger leur temps de vie. Matrix » ce sera l'humain piégé dans la technique, soumis à des puissances qui le manipulent dans le subliminal. Un pas de plus est fait par « 24 heures », avec la notion de vitesse absolue. Le temps de comprendre est réduit au sifflement de la flèche de Zénon d'Elée, les hommes de terrain transportant avec eux le matériel par lequel la base CTU ou FBI est une toile d'araignée qui couvre le territoire. En mai 1940, il y avait des agents de liaison en moto, c'était la Préhistoire. Cette vitesse, **Paul Virilio** la traite avec sa notion de **dromologie**. C'est ce qu'il explique dans une interview accordée à la République des Lettres :

République des Lettres : « L'Histoire », c'est l'un des premiers mots de votre dernier livre, « Un paysage d'événements ». De 1996 à 1984, c'est une chronique de ces événements qui ne se singularisent plus comme des événements dans un monde télé-technologique où désormais tout « a lieu en temps réel » : est-ce à dire que vous voulez réintroduire la notion de l'événement — donc l'Histoire — à la place de la télé-présence qui la pulvérise, ou bien y a-t-il lieu d'inventer une nouvelle notion et qu'en est-il alors de l'Histoire ?

Paul Virilio : Je crois que l'avènement de ce qu'on appelle le temps réel, le *live*, dans tous les domaines, est dominé par l'avènement d'un temps mondial, universel, équivalent à celui des astronomes et qui met en crise le temps local de l'histoire. Ce n'est pas une crise de l'interprétation comme le montre le livre de Noiriél (*Sur la Crise de l'Histoire*), c'est une crise de la temporalité historique elle-même et

mon livre essaie d'interroger cette histoire événementielle qui prend le dessus de l'histoire générale. Les longues durées perdant leur intérêt au profit de l'instantanéité et de l'immédiateté, l'événement ressenti instantanément devient proéminent. Je l'ai dit, si le temps c'est l'accident des accidents, le temps réel c'est l'accident de l'histoire. (...) Le terme « paysage d'événements » est augustinien. Il traduit la vision de Dieu : pour Dieu le passé et le présent sont co-présents, sorte de paysage qu'on peut regarder où l'on voit l'origine et la fin de l'histoire ou la fin du monde (l'apocalypse). Or cette vision-là où les événements sont un paysage sous les yeux d'un observateur, cette vision qui est la vision du divin, tend à devenir celle de l'humain à travers les télé-technologies à travers la télésurveillance, à travers cette grande optique qui s'installe dans le monde. [...] Nous sommes à la fin d'une ère du politique : le pouvoir multimédiatique — non plus médiatique (de la presse et de la télévision) — pose problème au politique. Cette transition est « trans-politique ». Le monde politique auquel nous étions habitués est celui de la démocratie, des Lumières, comme vous l'avez dit. Or aujourd'hui l'avènement de ces télé-technologies met en place un système de pouvoir qui n'a rien à voir avec le pouvoir de contrôle qui était celui d'un gouvernement, d'une armée et d'une police. Il ne faut pas oublier que dans le passé le mot « médiatiser » voulait dire « soumettre à un seigneur », être médiatisé à l'époque féodale, c'est être l'homme lige d'un seigneur : le médiatique est celui qui garde un pouvoir sous contrôle. Or le pouvoir médiatique de l'histoire devenue médiatique, comme nous le disions plus haut, implique une dimension trans-politique où donc la technologie et la cybernétique sont au cœur du dispositif : je crois que si Michel Foucault avait été là aujourd'hui il aurait pu faire un livre extraordinaire, non plus sur les micro-politiques mais sur les macro-politiques de la cybernétique, pour interpréter le contrôle potentiellement total, totalitaire, « globalitaire » : c'est-à-dire un totalitarisme sans extérieur. [...] *Un paysage d'événements* traduit un oubli : dix ans après nous avons déjà oublié la dissuasion atomique, l'équilibre de la terreur, et j'ai voulu revenir sur cet oubli. [...] Les technologies nouvelles provoquent une déréalisation, une perte de réalité, et il est évident que la désinformation dont nous parlons depuis le début, est une désinformation par surcroît d'information, et non pas par censure ou par sous-information. [...] J'ai même souhaité faire un colloque sur cette incapacité des penseurs actuels à traiter du présent en leur disant « au lieu de nous présenter vos théories et vos concepts vous allez nous présenter ce point où vous n'avancez pas ».

Qu'une équipe de scénaristes, ceux de « 24 heures », ait réussi à mettre en scène exactement tous ces ingrédients-là, il faut le saluer. Mettre en scène un rapport aigu au rêve de contrôler les événements en les regardant se dérouler sur des écrans via satellite, comme on les a cherchés dans des boules de cristal. Nouvelle sorcellerie. Mais qui ne marche pas, c'est le deuxième volet de ce travail : chaque épisode nous mène inéluctablement au point où se tient l'impossible assemblage, indétectable pour un esprit humain, une arborescence qui dépasse. « Que faire ? » Dans le dernier épisode, non encore diffusé en France, Jack Bauer, interrogé par un agent sur ce qui a présidé à ses choix, refuse de répondre, et avoue « C'est une question qui m'a hanté toute ma vie ». Et lorsque l'action rate, il manifeste très nettement un sentiment d'horreur. Jack Bauer et l'horreur de son acte. Comme chez le

psychanalyste, Kairos entre R, S, et I. Crucial comme l'est le symptôme, comme l'est le rêve, comme l'est le passage à l'acte. À la fin de la saison 6, qui sera projetée ici, devant le lit où son Ophélie est inconsciente, et que le Ministre de la Défense son père voulait lui interdire de voir, Jack Bauer se plaint violemment d'avoir fait confiance, et d'avoir tout donné, aux gens du Pouvoir, dont le ministre fait partie, et qui l'ont fait chocolat.

Interroger « Reopen911 », et « 24 heures », serait-ce moins sérieux que lorsqu'Alexandre Adler, l'un des grands spécialistes de géopolitique internationale contemporaine, présente chez Laffont le rapport de la CIA sur « Comment sera le monde en 2020 », et qu'il en commente les divers scénarii ? En expliquant que ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Amérique s'interroge sur l'avenir du monde, qu'elle « n'a jamais cessé de penser le temps ». Peut-être faut-il ajouter : pas le temps tablettes sumériennes du Musée de Bagdad, peut-être au contraire sur le mode de la folie millénariste ? mais en quoi les divers scénarii de « 24 heures » seraient-ils plus farfelus que ceux de la CIA ou du NIC ?

En tant que spectateur d'une fiction, être ému par des personnages hautement humains, est-ce faire écrouler le dernier rempart de sensibilité devant le Maître, le Metteur-en-Scène ? Ce jusqu'au-boutisme du Doute est bien ce que Lacan nous a livré comme héritage. Témoin ce passage des Écrits (Chapitre « Fonction de la psychanalyse en criminologie sociale ») : « Ici Socrate réfute l'infatuation du Maître incarnée dans un homme libre de cette Cité antique dont la réalité de l'Esclave fait la limite. Forme qui fait passage à l'homme libre, de la Sagesse, en avouant l'absolu de justice, en elle dressé par la seule vertu du langage sous la maïeutique de l'Interlocuteur. Ainsi Socrate, non sans lui faire apercevoir la dialectique, sans fond comme le tonneau des Danaïdes, des passions de la puissance, ni lui épargner de reconnaître la loi de son propre être politique dans l'injustice de la Cité, vient-il à l'incliner devant les mythes éternels où s'exprime le sens du châtement, d'amendement pour l'individu et d'exemple pour le groupe, cependant que lui-même, au nom du même universel, accepte son destin propre et se soumet d'avance au verdict insensé de la Cité qui le fait homme ».

Mythes éternels ? Oui « 24 heures » cherche un nouveau stoïcisme, un nouveau citoyen capable, comme Socrate, de boire la ciguë, pour aller jusqu'au bout du rapport à la Loi, obligé, par le Réel, comme Socrate (accusé d'avoir perverti les jeunes gens avec l'idée d'un « savoir intermédiaire » version prémonitoire de l'inconscient ?) à la transgresser. Jack Bauer entre Antigone et l'Ange du Bien ? États-Unis et Eschatologie étant l'un des chapitres de « La nostalgie des Origines » de Mircea Eliade, avec pour thème principal la recherche du paradis perdu. Christophe Colomb ne doutant pas que c'était Dieu qui l'avait mené vers ce Paradis, où se feraient la conversion des païens et la destruction de l'Antéchrist. La colonisation de l'Amérique ne fera que prolonger et parfaire l'Histoire sacrée commencée au temps de la Réforme. La diffusion ensuite de l'*american way of life* étant fondée sur des valeurs de dynamisme, de renouveau, et de dépassement permanent. Dépassement permanent qui est l'une des clés de « 24 heures » : toujours donner une chance à la vie, à la survie, parier sur l'élément nouveau qui pourra transformer la situation, parier sur le Temps. C'est très stoïcien, « 24 heures », courage de s'accrocher, jusqu'à l'ultime

goutte d'espoir, discours athée de Jack Bauer, discours sur le manque d'illusion, mais héros d'une nouvelle religion qui serait de ne pas fuir le réel, de l'assumer. Ce n'est plus le désespoir de James Dean, c'est une nouvelle « fureur de vivre », pas dépressive, désespérément responsable.

Le personnage de Bauer ayant tellement « pris » dans le fantasme collectif qu'on le cite dans d'autres films comme s'il était « réel », qu'on lui a affecté une date de naissance, un poids, un passé, et que des juges de la réalité, des hommes politiques, se sont demandé ce que ferait Jack Bauer à leur place. En septembre 2007 la journaliste Guillemette Faure écrit : « Sortez vos cahiers pour une formation aux méthodes antiterroristes avec Jack Bauer. C'est la Georgetown University Law School qui offre ce cours peu orthodoxe cette année. À en croire le programme de l'université, The Law of 24 (Le droit de 24 heures Chrono) sera enseigné par le Général Walter Sharp du Pentagone. Les étudiants examineront toutes sortes de questions juridiques nationales et internationales en matière de contre-terrorisme dans le contexte des réponses au terrorisme utilitaristes et parfois désespérées que présentent les intrigues de « 24 heures ». Les cours ont lieu le mardi soir, juste le temps de digérer l'épisode inédit de la veille, spéculer Slate. Ce n'est pas la première mise au point que tente l'armée. En novembre, avait révélé le *New Yorker*, Patrick Ginnegan, de l'Académie militaire de West Point, était allé, accompagné de militaires et de membres du FBI, à Los Angeles rencontrer l'auteur de la série Joël Surnow, pour se plaindre de l'impact des méthodes de Jack Bauer sur le staff de l'année. Derrière la rencontre, le groupe « Human Rights First » également organisateur d'une visite à l'équipe de « Lost ». Un prof de droit de West Point cité par le même article déplorait les références permanentes que ses étudiants militaires faisaient à l'agent de CTU pendant ses cours. Des interrogateurs américains ont confirmé cette mauvaise influence de Jack Bauer sur le terrain. Parmi eux, Tony Lagouranis, 37 ans, en poste à Abou Ghraib en 2004, qui contrôle aujourd'hui les entrées d'un bar de Chicago. Interrogé par Tara McKelvey pour son livre « Monster » sur les causes des sévices de la prison d'Abou Ghraib en Irak, il se souvient par exemple de confrères discutant de l'idée, repérée dans la série, de laisser des détenus dans une pièce voisine d'où ils pourraient entendre d'autres détenus torturés. Mais si les gradés tiennent à corriger la mauvaise impression que fait Jack Bauer, les fidèles de la Maison Blanche apprécient au contraire « 24 heures Chrono », dont le message « à situation exceptionnelle, moyens exceptionnels », rejoint l'argument de George Bush depuis les attentats du 11 septembre. L'an dernier, la « Heritage Foundation », un think tank ultra-républicain, organisait une conférence « 24 heures et l'image américaine dans la lutte contre le terrorisme, les faits, la fiction, et est-ce qu'il faut s'en soucier ? », mêlant parmi les intervenants trois acteurs de la série et le secrétaire à la sécurité intérieure, Michael Chertoff. Autre exemple en juin, dans une conférence juridique internationale à Ottawa, au Canada, lorsqu'un magistrat canadien s'est dit soulagé à l'idée que les juges ne prennent pas leur décision en se demandant ce que ferait Jack Bauer dans une telle situation. Antonin Scalia, un des juges les plus à droite de la Cour Suprême, lui, a défendu les pratiques de Bauer : en période de crise, les agents fédéraux ont besoin de plus de liberté, a-t-il expliqué. Après tout, Jack Bauer a sauvé Los Angeles, il a sauvé des milliers de vies... »

L'on peut se demander si l'impact de Jack Bauer sur tant de gens ne serait pas dû au fait qu'intuitivement sans doute (dans l'attente de données ultérieures) les scénaristes auraient fait de son personnage une combinaison de multiples bribes mythiques ? Un Ulysse n'ayant cessé de vouloir retourner à la tendresse de la cellule familiale composée de Teri, épouse fidèle, vertueuse, Kim, fille, courageuse, avec Nina Myers comme Circé, l'agente double, Serbe déguisée, ayant ses raisons, et David Palmer, sage incorruptible, forcé in extremis à devenir Créon, à devenir impitoyable avec sa Lady Macbeth d'épouse. Lady Macbeth mais aussi Clytemnestre lorsque son Iphigénie de fille devra être sacrifiée non à la guerre mais à la transparence politique, etc. etc. Le ressort principal restant la confiance qu'une poignée d'individus accorde à une poignée d'autres, et c'est loin d'être mièvre. « 24 heures » a en commun avec la tragédie grecque, et les tragédies classiques, et Shakespeare, une unité non plus de lieu mais de temps (24 heures, scandées par le bruit d'une montre) où se déploie une crise. Et l'endroit choisi (CTU, FBI) est le paradigme du lieu le moins ingénu du champ social car en relation avec le bureau du Président des États-Unis, le Ministère de la Justice, le Ministère de la guerre, etc. Deux Cellules apparaissant comme les entrailles (les haruspices ?) de notre monde, mais avec ceci de nouveau que tout un chacun peut entendre aujourd'hui en direct sur France Culture des agents de cellules antiterroristes françaises exposer leur travail. Le Roi n'aurait-il plus qu'un corps, et le métier d'agent secret deviendrait-il un métier comme les autres ? Ignacio Ramonet, toujours dans « La tyrannie de la communication » commence son premier chapitre (« Messianisme médiatique ») par : « Déjà peu fiable, le système d'information est actuellement soumis à une révolution radicale avec l'avènement du numérique et du multimédia, dont certains comparent la portée à celle de l'invention de l'imprimerie, en 1440, par Gutenberg. » « Tous des voyeurs » demande-t-il plus loin ? Il évoque (chapitre « Loft Story ou le conformisme de l'abjection », formule de Virilio) la pulsion scopique qui nécessite à la fois de voir et de se montrer. Mais tout cela manipulé, on ne donne des guerres (depuis le Vietnam) que des images « propres », on nettoie même le vocabulaire, la frappe est « chirurgicale ». Et les impératifs de rentabilité entre groupes médiatiques aboutissent à des mises en scène qui mènent à des « cauchemars journalistiques ». Un journaliste de télévision allemand a été reconnu coupable d'avoir falsifié une vingtaine de reportages, avec de faux combattants kurdes qui n'étaient que des Albanais déguisés. La grotte des montagnes se trouvait dans la résidence d'été d'un ami suisse, on n'était pas en Turquie mais en Grèce... Journaliste signifie pourtant « analyste d'un jour ». Mais les médias sont plutôt devenus des lampes d'Aladin qui construisent au quotidien, et sur fond d'inconscient, la grande mythologie mondiale. Pour Ramonet, trois « médiamythes » sont le masque à gaz, l'avion furtif et le Patriot act, car il faut « exciter » le spectateur en permanence, une valeur sûre étant le patriotisme. Qui est le ressort de « 24 heures », sauf que Jack Bauer en démontre, de ce patriotisme, poussé à ses extrémités absurdes, son malentendu, et, entre deux missions, aimerait bien redevenir anonyme, déchargé de mission. Quant à son meilleur ami, et personnage aussi sympathique que lui, Tony Almeida, dans le dernier épisode il va se cacher sous des « couvertures » en poupées russes, tuant d'anciens collègues s'il le faut, afin de remonter jusqu'au ripou des ripoux, celui qui a manipulé le Président

qui par sa trahison a assassiné l'amour de sa vie. La pyramide, là, est devenue radicale, et Tony en est au point de vouloir tuer Jack Bauer lui-même. Est-ce encore une fois l'idée que plus aucun rempart (symbolique ?) ne va endiguer le pire du pire ?

Les interrogations que soulèvent « 24 heures » concernent également la conduite à tenir pour les dirigeants d'un pays, civils et militaires, interrogations présentes dans le cinéma américain depuis un demi-siècle, avec plus d'une cinquantaine de films mettant en scène des présidents des États-Unis, réels ou inventés. Sans oublier donc le livre de Ernst Kantorowicz, professeur à Berkeley puis Princeton, « Les deux corps du Roi ». Qui montre comment les historiens, théologiens et canonistes du Moyen-Age ont construit la personne et la charge royales. Ses travaux ont paraît-il apporté une contribution majeure à la compréhension de la genèse de l'État moderne, en particulier dans ses fondements symboliques : qu'est-ce qui, de la charge, doit dépasser le simple être humain qui la supporte ? Pour en venir à l'épisode qui va être projeté ici, à la Faculté de Psychologie, le dernier de la sixième saison, si Jack Bauer est aussi le Roméo d'Audrey, la fille du Ministre de la Défense, celle-ci finira en Ophélie, mais dans le coma, cette fois, non pas par l'incapacité d'Hamlet à faire face au réel, mais enlevée et torturée comme monnaie d'échange. Le symptôme de Jack Bauer, c'est de vouloir faire passer les choses du chaos à l'harmonie, en n'y croyant plus, mais essayant même. Dans la « La tentation du christianisme » (avec Lucien Jerphagnon), Luc Ferry précise à quel point la mythologie grecque est fondée sur cette problématique du passage du chaos au cosmos, ce monde organisé, harmonieux, juste, beau et bon. Ainsi le voyage d'Ulysse va de la guerre au retour souhaité à Ithaque. Vouloir passer du Chaos au Cosmos, c'est ce que fait Jack Bauer pendant près de 200 heures, en se servant de l'outil essentiel : **comprendre. Le véritable sujet de la série, c'est le savoir, le temps pour comprendre, le temps logique et d'assertion de certitude anticipée**, tels que Lacan en parle, citant son article de 1945, « Un nouveau sophisme », écrit pour les « Cahiers de l'art ». La scène est en prison. Pas Guantanamo. Mais dans « 24 heures », les gens passent d'une prison à l'autre, à tous les stades de la hiérarchie. Et ce sont bien des problèmes de logique qui leur permettent d'en sortir.

Et pas très loin de l'histoire des cinq disques dont trois blancs et deux noirs, et des trois prisonniers, chacun pouvant voir le dos des deux autres mais pas le sien propre, point aveugle. Le premier qui aura compris la couleur de son disque (il n'y a aucun miroir, comme dans le « Huis clos » de Sartre), sera libéré. L'apport de cette expérience c'est que le savoir ne peut être que partagé puisqu'il est fragmentaire. Et en lien : nouvelle sorte de métaphore de RSI ? Alors chacun des trois va exercer la bonne logique qui est : si l'un de mes voisins, qui voit le dos des deux autres, dont moi, voyait sur nos deux dos deux disques noirs, il déduirait, à coup sûr, qu'il est lui-même porteur d'un disque blanc, puisqu'il n'y a que deux disques noirs, et il irait le dire, et sortirait de prison. Mais chacun de nous trois peut faire exactement le même raisonnement, et comme c'est le même, c'est forcément du disque blanc qu'il s'agit, qui est en trois exemplaires. Les prisonniers comprennent en même temps, de la même logique, qu'ils sont tous les trois blancs, ils sortent tous les trois. Magnifique démonstration, en plus, que le salut (si ce n'est pas la mort ou la prison, c'est la sortie du Désir de l'Autre, sortie qui fait le Sujet), dépend d'un décryptage pas

très éloigné de l'énigme du sphinx (quel est l'homme qui marche à quatre pattes etc.), et ceci est le ressort principal de « 24 heures », où la vie de millions de gens sera épargnée si le héros est capable de trouver la bonne réponse. Qu'il doit démêler dans une pelote où sa bribe fait référence à une autre bribe, une « piste », dit-il, alors que souvent ses collègues, ses meilleurs alliés, se trouvant dans une autre zone de l'arborescence signifiante, à une autre croisée diachronique-synchrone, sont obligés de par la fonction de méconnaissance et/ou la Loi, de lui barrer la route. En toute « innocence ». « 24 heures » est surtout un coup de chapeau à la fonction de méconnaissance.

Que les limites mêmes, de cette logique, parviennent jusqu'à l'*u-bris* propre à la mythologie grecque, et à bien d'autres, cela semble une évidence. « 24 heures », c'est aussi les Atrides, car Bauer va être obligé de tuer son propre père, encore un traître, en sachant qu'il est son père cette fois, contrairement au fameux « *kairos* » d'Œdipe avec Laios. Mais le désespoir de Jack Bauer est aussi très mythique. Il ne se crève pas les yeux comme Œdipe, il en a trop besoin pour continuer de regarder son portable, et de guetter, à 360°, comme un gyrophare, d'où la prochaine horreur va venir. Lui, quand c'est trop horrible parce qu'injuste, il se prend la tête dans les mains, comme s'il s'arrachait les cheveux. Baron de Munchausen ? peut-être, parce qu'il sait qu'il est seul à pouvoir comprendre et agir à un instant précis, le sien, dans son temps à lui. Mais l'histoire des cheveux, ici, c'est autre chose. C'est vraiment l'histoire de « *Kairos* », l'éphèbe qui ne porte qu'une touffe de cheveux sur la tête. Lorsqu'il passe, un choix : ne pas le voir, le voir et ne rien faire, le voir et le saisir par les cheveux. *Kairos* a donné le latin *Opportunitas*, saisir l'occasion. Bauer, dès le début de la série, explique que si on détourne la tête de ce qui cloche une fois, on ne va pas cesser de détourner la tête. Oui, lorsqu'il a tenté de saisir toutes les occasions, et que cela a raté, que le Réel a été plus fort que lui, il se tient la tête, tire sur ses cheveux. Parce qu'il est à la fois l'éphèbe et celui qui doit saisir la touffe. Il est tout à la fois parce qu'il est seul lorsqu'il est un Sujet, et qu'il n'a plus qu'un seul pouvoir, celui d'assumer sa **responsabilité**, et ce qui va avec, son **impuissance**. Le temps du « *kairos* » étant aussi le temps de la justesse de ton, qui verra dans « 24 heures », comme il se devrait, une question de Lettre Volée ? lorsque le détenteur du lieu et de l'heure de la Bombe les garde pour lui, et qu'il va falloir les lui extorquer. C'était par la « justesse de ton » que Freud et Einstein voulaient œuvrer. Jack Bauer comme héros radical de la « justesse de ton » ? C'est une fable dont il y a quelque chose à tirer, pour celui qui s'y prête. Gérard Miller lui aussi a aimé triturer un mythe américain, Marilyn Monroë. Il a écrit le très beau commentaire d'un très beau documentaire sur Marilyn. Qui, on le sait, a passé beaucoup de temps en analyse. Et Gérard Miller termine par une phrase d'elle, qui pourrait servir d'emblème à la désillusion de l'enfant : « Il ne faut pas donner son cœur trop tôt ».

La dernière saison de « 24 heures », la septième, voit Jack Bauer soumis « au verdict insensé de la Cité qui le fait homme ». Il ne s'agit pas de ciguë mais d'un agent pathogène émané d'une bombe bactériologique qu'il a tenté de désamorcer. Lui qui fut tant moqué par de jeunes internautes comme étant le tout-puissant héros qui ressuscite toujours de toutes les balles de revolver qui le traversent va passer les dernières vingt-quatre heures contaminé, titubant, entre deux évanouis-

sements, deux pertes de mémoire, deux douleurs, et c'est dans cet état qu'il va vouloir finir le travail (encore des bombes) en refusant que sa fille Kimberley lui offre une greffe de cellules souches. Et avant d'être hospitalisé, au moment où il ne tient plus debout, il reçoit la visite de la belle agente du FBI, l'agent Renée Walker, interpellée profondément par ce qu'elle a vu de lui depuis le début de leur collaboration, et voulant prendre sa suite, un peu comme un disciple. Et qui lui demande :

Renée Walker — Je ne sais pas quoi faire.

Jack Bauer — Je ne peux pas vous dire quoi faire. C'est une question qui m'a hanté toute ma vie. Quand je vois quinze personnes prises en otage dans un bus, j'oublie tout le reste, je ferais n'importe quoi pour les sauver, vraiment n'importe quoi. Je pensais peut-être que si je les sauvais, je me sauverais moi-même.

RW — Regrettez-vous une des choses que vous avez faites aujourd'hui ?

JB — Non. Mais je ne travaille pour le FBI.

RW — Je ne comprends pas.

JB — Vous avez prêté serment. Vous avez promis de respecter la loi. Si vous dépassez cette ligne, ça ne commence qu'avec un petit pas. Et avant de vous en rendre compte vous courez à toute vitesse dans la mauvaise direction juste pour justifier ce que vous avez commencé. Ces lois ont été écrites par des hommes plus intelligents que moi. Et au final je sais que ces lois doivent être plus importantes que les quinze personnes dans le bus. Je le sais, que c'est juste. Au fond je sais que c'est juste. Je pense juste que mon cœur ne pourrait jamais supporter ça. Le dernier conseil que je peux vous donner, c'est d'essayer de faire les choses avec lesquelles vous pourrez vivre.

Des larmes coulent sur le visage de l'agent Walker. Jack lui caresse la joue.

RW — Je ne sais pas quoi dire.

JB — Ne dites rien du tout.

Un infirmier arrive :

Infirmier — M. Bauer il va falloir qu'on y aille.

On vient chercher Jack Bauer pour le mettre dans un coma provoqué avant la greffe, sa fille, cette autre Antigone, a pris sa décision. Mais dans la réalité, peut-on choisir entre être soit Antigone, soit Créon ? Le « réel », n'est-ce pas qu'Antigone et Créon ne sont que les deux moitiés, scindées, mais inséparables, du Symptôme ?